

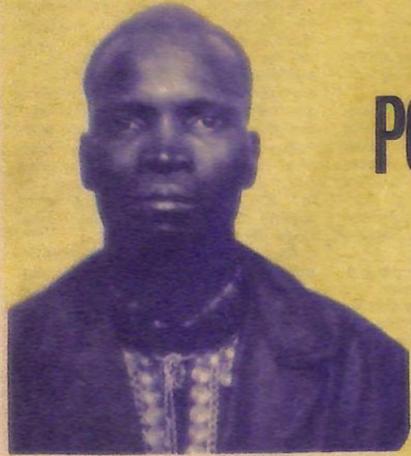
TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS: TOUT

QUINZOMADAIRE

8 SEPT 70 1F

2



MORT POUR UN PATRON

UN FRERE AFRICAIN ASSASSINÉ

Nos « informateurs » font tout pour qu'on verse une larme à la mort des « personnalités ». L'indifférence ou la satisfaction sont interdites. Par contre la mort d'un ouvrier doit être considérée comme monnaie courante. Elle est aseptisée à coup de statistiques. Un pourcentage ne fait pas le poids face aux biographies attendries. On en arrive à ce que la découverte de Dalida par Lucien Morisse soit plus remarquable que 3 morts par jour sur les chantiers. Et puis un pourcentage ça évite d'avoir à trop en dire.

Eh bien, quoi qu'en dise la farandole des cons, la mort d'Hamara SUMARE, travailleur malien chez Grandin (Montreuil), est plus importante que celles dont nous parlent nos « informateurs ».

LE VISAGE SOURIAINT D'HAMARA

Hamara travaillait chez Grandin depuis 1961. Comme tous ses camarades il avait laissé sa famille là-bas : sa femme et 3 enfants. Travailler dans un sous-sol froid balayé par les courants d'air n'arrange personne. Il est devenu tuberculeux. Après un passage en sana et après qu'on lui ait enlevé un poumon il travaillait à la même place. Pourquoi travaillait-il toujours là ? Parce qu'il était noir. Pratiquement tout seul au sous-sol, il avait à manipuler à des cadences infernales des emballages de télévision pour alimenter les chaînes.

Quand il revenait à la surface il souriait à tout le monde. A la rentrée de septembre il a été obligé de s'arrêter au bout de 3 jours. Le médecin de l'usine dit : « Mais non, ce n'est rien ; arrête-toi 2 semaines ! ». Trois jours après son retour on a retrouvé Hamara étendu dans le magasin. Au départ on croyait qu'il dormait. Vous savez ils sont tellement fainéants !

Non. Il était mort. Mort, tu entends Grandin !

GRANDIN, UN PATRON ORDINAIRE

Hamara a été tué à petit feu à l'âge de 35 ans. Tout ça parce qu'un travailleur immigré ça se surexploite plus facilement qu'un Français. Grandin n'est pas exceptionnellement dur. C'est un patron ordinaire d'une moyenne entreprise qui, comme les autres patrons ordinaires, a plusieurs morts à son actif. Après avoir poussé un ouvrier à cheveux longs à se tuer, le patron d'une menuiserie déclarait : « Je ne veux plus en entendre parler ! ». Eh bien, merde ! On en reparlera d'Hamara et des autres. Pas pour le phénomène statistique. Pour eux-mêmes. Dites à l'oreille de votre voisin qu'Hamara était un homme.

Vous pouvez aussi dire que Grandin est un assassin, encore en liberté. Il avait bien essayé de

LA MORT D'HAMARA, C'EST INSUPPORTABLE

cache son crime : le corps vite embarqué, mise à pied du travailleur africain qui avait osé sortir de l'usine pour aller déclarer la mort de son copain au commissariat, déclaration si particulière à la police que les ouvrières du magasin n'osaient plus rien dire.

LES FLICS ONT PEUR

Mais des ouvrières de Grandin et le Groupe Révolutionnaire de Montreuil ont crié très fort « Au crime ! ». Au début les ouvrières stupéfaites se sont surtout réfugiées à l'abri des idées racistes. A part une minorité d'ouvrières scandalisées, les autres ressortaient les belles phrases chuchotées depuis des années par les patrons : « Il n'avait qu'à ne pas venir prendre notre pain ! ». Alors on a crié très fort : « On est tous dans le même sac, face aux patrons ! ». Les idées de collecte, de débrayage ont commencé à circuler sur les chaînes.

Une collecte a été organisée par une ouvrière dans toute l'usine. Des affiches dénonçant Grandin ont fleuri sur les murs de Montreuil. Mais il n'y a pas eu de débrayage. Les ouvrières n'ont pas encore compris leur force. Par contre les flics l'ont compris. Le jour de l'enterrement, c'était la trouille généralisée. Trois grands cars de flics au cimetière de Thiais. Une bande de charognards en civil entourait la tombe d'Hamara. Des fois que... A proximité de l'usine, un grand car et une flopée de flics en civil. Des fois que les ouvrières soient descendues dans la cour et qu'elles aient discuté avec les révolutionnaires de Montreuil qui avaient eu le culot de crier au crime.

Ce n'est pas parce qu'Hamara est mort comme beaucoup d'autres que c'est normal. Ce n'est pas parce que Grandin est encore en liberté qu'il n'apprendra pas à faire des cauchemars. Ce n'est pas parce que les ouvrières n'ont pas encore osé gueuler très fort qu'elles ne feront pas savoir un jour ce qu'elles pensent à Grandin.

MEULAN :

le procès d'une action légitime illégale; l'attaque de la mairie

page 7

CITROEN :

la rencontre étudiants-ouvriers sur la chaîne : un mélange détonnant

page 4

JAQUET (Bezons) :

les biscottes ne feront pas la loi

page 5



LYON :

RATON et MUNCH condamnés à 2 ans de prison : MUNCH parle

page 8

TRAVAILLER POUR LES AUTRES, MOI, ÇA ME TUE...

...TANT QUE LES AUTRES, C'EST LE PATRON !



LE DROIT DE VIVRE

A Hispano - Bois-Colombes, 2 maoïstes ont été licenciés. Après 10 heures de grève dans leurs ateliers respectifs, les travailleurs renoncèrent à la lutte, sous la pression principalement des délégués C.G.T. qui sortirent un tract diffamatoire du genre : « Ils l'ont bien cherché » et proclamant leur amour du sacro-saint : « droit au travail ».

Voici la réponse des camarades :

NOUS EN AVONS ASSEZ de la société capitaliste et de tout ce qu'elle comporte nous en avons assez de voir les mêmes s'engraisser, de voir des Favneq, des Lamy, des Bercot ou Dassaut et Consort se pavaner, se croire maîtres du monde. Nous en avons assez de voir les ouvriers se crever à longueur d'année devant une machine pour se retrouver mort le jour de la retraite. Nous en avons assez de l'infamie routine : métro, boulot, dodo où nous n'avons pour nous qu'un seul droit : celui de continuer jusqu'à ce qu'on en puisse plus.

Nous en avons assez de sortir de l'usine pour retrouver le même abrutissement, le bourrage de crane à la télé, les flics plein les rues, les affiches dans le métro, parlantes maintenant, pour qu'on ne puisse plus les éviter, du fric pour manger, du fric pour s'habiller, du fric pour s'amuser,

(Suite page 3)

LE SALON DE L'AUTO



LUNDI 10 AVRIL 1970

Ça y est, c'est décidé, je ne prendrai plus le métro. J'en ai assez d'être convoyé comme un cageot de fruits, du Rexona qui me lâche à 5 heures et du prix des billets qui va encore augmenter, ma femme m'approuve, mes enfants m'admirent, je vais passer le permis et m'acheter une auto. Nous allons faire des économies.

JEUDI 6 MAI 1970

Nous nous serrons affreusement la ceinture. J'économise sur tout. Je me rase un jour sur deux. Le vin des Rochers a disparu de la table familiale et je ne prends plus que des billets gagnants à la loterie. Les leçons pour le permis m'enthousiasment.

MARDI 3 JUIN 1970

Nous maigrissons mais le moral est bon. Bien que j'ai raté le permis, il paraît que c'est toujours comme ça la première fois. Les voisins viennent nous voir avec une admiration un peu inquiète. La concierge nous a pris en pitié, en montant le courrier elle glisse des caramels aux enfants. Bon prince, je ne dis rien, c'est toujours ça de pris pour les enjôleurs.

(Suite page 3)

la grève des redoutables

PAGE 4



MOYEN-ORIENT

NASSER : un peuple défait, un leader triomphant !

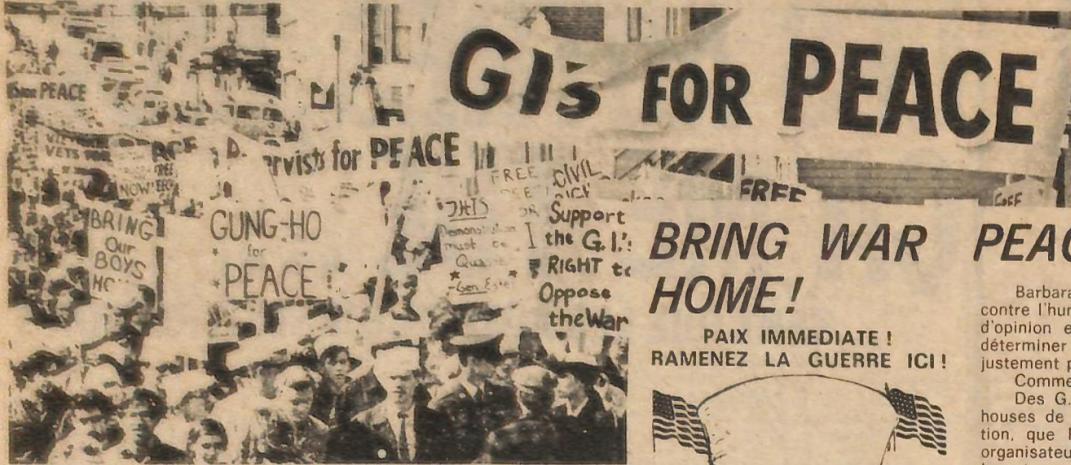
page 6

AMMAN : on y était on l'a vu, on le raconte

page 6

A.F.P.

MOUVEMENT ANTI GUERRE USA



DES REVOLTES, DES MANIFS, DES BOMBES PARTOUT, AUTOUR DE 70 BASES U.S.

Le Mouvement des Cafés est un des exemples de l'utilisation révolutionnaire de la Constitution américaine. Les militants se servent, sous toutes ses formes, de ses possibilités. L'exemple le plus éclatant étant l'utilisation légale, bien que réprimée, du fusil par le Parti des Panthères Noires. Dans le cas des cafés il s'agit aussi du même genre de choses.

AVEC BARBARA DANE

Le mouvement de résistance grandit au sein de l'armée américaine. Les G.I.'s qui prennent conscience du caractère criminel de la guerre du Vietnam sont plus nombreux de jour en jour. Des dizaines de milliers désertent et d'autres s'organisent pour lutter au sein de l'armée.

Le mouvement des cafés (centres d'accueil pour les G.I.'s) est né en 1967 dans une base militaire en Caroline du Sud. Depuis, il a gagné une quinzaine de bases militaires. Barbara Dane, chanteuse, quitte sa carrière commerciale pour participer au mouvement dès sa fondation. Aujourd'hui à Paris, elle nous parle du mouvement des cafés. Il a été une réponse à l'appel des G.I.'s révoltés qui cherchaient à établir des liens de soutien avec l'extérieur.

BRING WAR HOME! PEACE NOW!

PAIX IMMEDIATE!
RAMENEZ LA GUERRE ICI!



UNCLE SAM WANTS YOU!
ENGAGEZ-VOUS,
RENGAGEZ-VOUS

Barbara : « Les G.I.'s se sont révoltés contre la guerre mais aussi contre l'humiliation, le lavage de cerveau, le racisme, l'atteinte à la liberté d'opinion et d'expression. L'armée ne veut pas qu'ils soient libres de déterminer leur vie. Nous leur expliquons que les Vietnamiens se battent justement pour la même chose ».

Comment démarrer une coffee house ?
Des G.I.'s d'une base militaire demandent au mouvement des coffee houses de venir les aider sur place. L'organisation accepte à une condition, que les G.I.'s soient anti-impérialistes, anti-capitalistes. Quelques organisateurs civils débarquent dans la ville où se trouve la base, et y louent une maison (si les finances ne sont pas trop mauvaises). Au début les mouvements des coffee houses étaient des lieux culturels avec de la rock-music, des affiches artistiques, en vue d'attirer les G.I.'s. Mais les G.I.'s ont demandé à ce qu'on supprime tout ça pour passer directement au débat politique. Ils ont peu à peu remplacé les organisateurs civils dans les « cafés ».

Peu à peu les G.I.'s et ceux récemment libérés remplacent les organisateurs civils dans les coffee houses. Il y a aujourd'hui 70 journaux faits par les G.I.'s (dont 3 au Vietnam, plusieurs en Allemagne). De nombreuses manifestations sont organisées à partir de ces centres. Les jeunes avocats s'y constituent en « communes de la loi » pour lutter contre la dure répression atteignant les opposants à la guerre et les minorités de couleur (deux fois plus d'oppression pour le résistant noir). Le débat politique s'y poursuit, avec des tracts, des projections de films (souvent la Bataille d'Alger).

Le mouvement des coffee houses, c'est un travail au sein du peuple. Barbara : « Dans le mouvement contre la guerre, il y a souvent une attitude d'élite. Par exemple, Joan Baez ne chantera pas pour les soldats car elle dit qu'ils ne devraient pas être soldats mais objecteurs de conscience comme son mari ou déserteurs. Elle ne réfléchit pas que souvent les G.I.'s n'ont pas été à l'université comme son mari ».

Les coffee houses atteignent les jeunes, les femmes, les chômeurs de la ville où se trouve le centre. Epaulant au départ la lutte contre la guerre, les coffee houses sont un lieu de prise de conscience de toute l'oppression dans la société impérialiste et capitaliste, un lieu de préparation à la guerre civile.

JOAN BAEZ SALOPE?

On a dit dans le numéro 1 « Joan Baez, salope ». On nous l'a violemment reproché : ça n'était pas prouvé, en particulier pas par le texte qui suivait.

Ceux qui sont à la frontière du show-business (les affaires de fric du spectacle) et de la révolution sont de trois sortes (au moins). Ceux qui, comme Joan Baez, repeignent leur show en rose pacifiste. Ceux qui, comme Jane Fonda, ne restent dans le spectacle que pour faire le fric nécessaire à leurs activités révolutionnaires. Ceux qui ont complètement lâché les affaires du spectacle pour les gens, la rue.

Barbara Dane est de ceux-là.

MEXICO, VOUS VOUS RAPPELEZ ?

Dans l'armée américaine comme partout ailleurs...

TOUT PEUT S'ARRANGER

Si on a la force!

De nombreux incidents (1) se sont déroulés dans les bases U.S. en Allemagne et en Espagne depuis deux ans entre G.I. noirs, membres ou non du Black Panther Party (B.P.P.) et G.I. blancs racistes membres ou non du Ku Klux Klan (K.K.K.) comme Amerikka).

Comme les fascistes en question ne devaient pas parvenir à régler leurs problèmes eux-mêmes, et plutôt en prendre plein la gueule, le ministère de la Défense U.S.A. a envoyé en Europe une commission dite d'enquête, chargée d'aplanir ces difficultés, et investie du pouvoir — tenez-vous bien — d'autoriser pour les Noirs le port des cheveux longs « African style » et le salut poing fermé qui sont comme chacun sait « des manifestations de la fierté noire ».

Chacun sa façon de cacher la politique... mais quand on a la force, même les super-réglements de la U.S. Army fondent au soleil révolutionnaire! Tout peut « s'arranger »...

(1) Comprenez manifestations (trop visibles de l'extérieur pour être étouffées) de la lutte continue menée par les Noirs contre le racisme, le « colonialisme intérieur » aux U.S.A. et le despotisme de l'autorité militaire impérialiste.

TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS, TOUT!

courriers critiques diffusion

NUMÉRO UN

Le numéro 1 de « Tout » a provoqué beaucoup d'échos. On a reçu de nombreuses critiques, mais si on essaie de faire le point, on voit que :

- dans l'ensemble, on est d'accord pour dire qu'on a atteint notre but, au moins partiellement : rompre avec les journaux gauchistes habituels et tenter de faire un journal de masse. Semble-t-il, la rupture s'est effectuée avec la presse gauchiste tournée exclusivement vers ses préoccupations de groupe et ses intérêts étroits ;
- ceci dit, il est sûr qu'on n'est pas allé très loin et qu'il faut prendre des mesures pour refléter correctement les préoccupations des gens et pouvoir donner des indications sur les méthodes de lutte dans tous les aspects de la vie ;
- on a trouvé le journal trop dense, trop foillis, difficile à lire ;
- pas assez de grandes photos et de dessins ;
- trop d'articles.

Voilà pour la forme. Dans les articles, celui de H. Newton a provoqué beaucoup de remous. On en reparlera dans le n° 3. On nous a reproché justement d'avoir relégué les articles réellement informatifs dans le corps du journal. D'avoir versé encore un peu trop dans le verbalisme.

A part ça, on a reçu des critiques marrantes :

- des Maos : c'est un torchon-cul bourgeois !
- Delfeil de Ton : dispensez-vous de lire « Tout », les seuls bons gags viennent de « Harakiri » ; (Delfeil, t'es gentil, mais t'es vraiment mesquin. Nous on pensait que vos dessins appartenaient au peuple. En tous cas, piquez tout ce que vous voulez dans « Tout » ;
- un étudiant : c'est vraiment pas prolétarien !

On pense avoir tenu compte de tout ça dans ce numéro, mais on aimerait bien que vous continuiez à nous écrire.

On prépare pour les numéros suivants des articles sur :

- la police dans la ville : moyens de répression, effectifs, etc ;
- la répression sexuelle ;
- la culture populaire française ;
- les méthodes de lutte dans les usines.

Envoyez-nous des articles, des renseignements, des documents.

ENVOYEZ DES ARTICLES MAIS AUSSI DES PHOTOS

HOMOSEXUELS.

[...] En France, il a été assez bien montré théoriquement, qu'il s'agit cette fois de faire la révolution pour nous, ici et maintenant, et que la faiblesse de la société officielle — c'est-à-dire la possibilité de son dépassement — vient de ce qu'elle s'assigne des buts en dehors d'elle : la Production, la Patrie, la Révolution, ou même la Société. Car la société officielle, ça s'étend jusqu'à ses oppositions, mêmes groupusculaires.

Mais il reste à dépasser ce moment de la critique théorique ; il reste, après : tout dire, à tout faire. C'est-à-dire PRENDRE EN MAINS NOS AFFAIRES, et pas seulement la gestion de la Société, de la Lutte contre la Société officielle, etc.

La faible participation des masses à l'activité politique est une autre forme de retard théorique. Ici qui est montré n'est pas forcément vu), tout autant, parce que c'est la même chose, que de l'absence de mouvements ou elles puissent se retrouver totalement, et pas seulement « en tant que » salarié, exploité, ou opprimé, EN GENERAL. Depuis le début du mouvement anticapitaliste, des tentatives avaient été faites, mais qui, toujours, partaient du général, de la politique, de la lutte pour le Pouvoir. La vie quotidienne n'était jamais que visée, jamais atteinte, par les mouvements de jeunes, de vieux, de femmes, de malades, de sports, etc. Il fallait encore que la pratique cherche sa théorie ou plutôt : que les séparés par la société officielle cherchent, à partir de leur séparation, à prendre le pouvoir sur leur vie, à se rejoindre. Ce sont les Noirs des Etats-Unis qui ont formalisé commencé ce mouvement. Les femmes et les homosexuels continuent, et disent merde aux puristes de la société abstraite.

La suite de la lettre du camarade n'a pu être publiée faute de place ici. Elle sera reprise à propos des prochains articles sur la répression sexuelle.

LE CAPITALISME TUE LA VIE

Besançon, le 2 septembre 1970.

Salut,
La révolution se fera dans tous les domaines de la vie ou ne se fera pas. A qui cela sert-il de faire la révolution si dans un des aspects de la vie on manque de radicalité ? Il faut changer la vie et dans cette perspective repenser à la racine et de façon totalement nouvelle le monde dans lequel nous avons été jetés. Vivons pratiquement et synthétiquement les perspectives théoriques d'un changement total de tous les aspects de la vie ! Ce qui ne manque pas de surprendre à la lecture de vos articles c'est l'absence criante d'une critique violente en matière de détérioration et de pollution.

Les révolutionnaires, avant toute chose, veulent être sains de corps et d'esprit. S'il est de première nécessité de dénoncer l'exploitation dans le domaine économique, la répression sur le plan politique, l'aliénation en ce qui concerne l'idéologie et leurs valeurs, il n'en est pas moins essentiel de savoir ce que le système capitaliste fait de nos êtres physiques et biologiques. La société capitaliste ne se contente plus d'écraser l'individu, de le modeler au conscient, ou d'avorter ses désirs mais elle se charge aujourd'hui avec tous les moyens dont elle dispose (publicité-presses-idéologie-super-marchés - médecine - sciences, etc...) de le liquider physiquement et psychologiquement, d'une mort lente, sans souffrance, mais à n'en pas douter absolument sûre et efficace. La plupart des produits alimentaires qu'elle offre aux consommateurs (sacrosaints consommateurs) sont traités chimiquement. On force la nature et par là on la détruit. Produisons à tout prix et faisons consommer, peu importe pour cela que légumes, viandes et fruits soient traités anti-naturellement, donc anti-biologiquement, anti-physiologiquement... anti-tout... Chacun consomme lentement sa dégénérescence, pourrissant dans son corps et son psychisme. Ajoutons au tableau la pollution de l'air et de l'eau et on aura bien-

tôt tous le même sort que les petits poissons japonais.

Dénonçons les conditions de mort qui sont faites à nos organismes ; géolons-les à tous vents et que tous ceux qui se veulent pratiquement révolutionnaires aient dans la tête non seulement l'idée de se refaire une façon de penser mais aussi celle de se refaire un corps. On ne balayera jamais les idées du vieux monde sans en changer le réceptacle. Il faut se nourrir et vivre sainement en évitant les « pièges à fric » des vampires capitalistes. La médecine n'a jamais aussi bien marché que depuis la création des grands magasins ; le médecin n'est qu'un distributeur automatique de médicaments, en rapport étroit avec tous les trusts pharmaceutiques et chimiques, et dont le rôle consiste à accentuer la maladie, la développer et la prolonger dans le but d'avoir le plus possible de malades pour en tirer le maximum de profits. Le tragique dans l'histoire c'est que la dégénérescence de nos organismes entraîne inévitablement celle de nos intelligences. Négliger ou privilégier l'un de ces aspects (corps ou intelligence) revient à négliger les deux à la fois, vu leur intime et nécessaire connexion. Dès lors un seul mot d'ordre : détruisons ce qui sert à nous détruire et reprenons à notre compte tout ce qui assurera notre libération totale et radicale.

Amitiés révolutionnaires.

UNE PIAULE

Paris le 25-9-1970

Chers camarades,
Dans le numéro 1 de TOUT vous proposez d'envoyer au journal des annonces pour les copains. Ça c'est très chouette. Je vous explique le topo dans mon cas, peut-être pourriez-vous m'aider, ça éviterait d'avoir à subir les recommandations des bourgeois qui ne conçoivent pas voyez-vous, que 2 jeunes révolutionnaires de 16 et 18 ans veuillent construire leur vie militante TOUT DE SUITE.

Je bosse et gagne 650 F par mois, ma compagne est lycéenne. Pourriez-vous nous aider à trouver une piaule pour deux qui ne dépasse pas si possible 200 F par mois. Je ne peux payer plus, 600 F par mois à deux, ce sera un peu la déche mais nous voulons vivre ensemble.

Si vous pouvez m'aider, dites-le dans TOUT et je passerai à la librairie « La Commune » pour prendre le contact.

Merci d'avance et en tout cas mes amitiés révolutionnaires à vous tous.

Salut rouge d'un jeune prolo.

ACCORDÉON

Le public du marché aux Puces est divers. On peut néanmoins le diviser en deux grandes catégories : ceux qui vont y chercher le superflu et ceux qui vont y chercher le nécessaire. Les premiers sont colorés et jeunes, les seconds moins jeunes et ternes.

Aujourd'hui c'est des seconds qu'il s'agit car lorsque je les ai vu dimanche dernier en allant chercher du superflu, c'est eux qui étaient à la fête.

On pouvait voir sous le boulevard périphérique un rassemblement de cent à deux cent personnes. Rassemblement gris de femmes et d'hommes ayant largement dépassé la trentaine. « Un camelot quelconque... » non, si on se rapprochait on commençait à entendre l'accordéon, et si l'on se rapprochait encore on pouvait voir quatre aveugles qui donnaient un concert, le concert que tous ceux qui étaient là, à les écouter d'un air béat, avaient attendu toute la semaine...

Les musiciens jouaient : « Le beau Danube bleu », « La valse brune », « La Java bleue ». Le pop était loin.

Les gens donnaient tous de l'argent, un franc, cinq francs même. Ils avaient l'air heureux, épanouis. Ils devaient se rappeler je ne sais trop quoi, ou rien du tout. Simplement ils étaient bien parce que il n'y a rien de tel que l'accordéon pour que certains Français soient contents.

Je parierais gros que le travail, la famille,

les traites, les impôts et toutes ces choses étaient loin.

Il n'y avait pas de chemises indiennes, pas de colliers, pas de couleurs, il y avait une espèce d'atmosphère, une vague idée du bonheur.

P.S. — Cette anecdote ne constitue en rien une attaque contre le pop. Elle tend simplement à prouver, qu'en dépit des apparences, il existe dans « les masses » des coins de zones libérées, ou plutôt jamais conquises, qui se dévoilent à l'occasion de petits faits de ce genre.

Quand à la participation des mecs à la musique pop elle reste encore à prouver.

HELENE.

SARTRE

Chers camarades,

J'ai lu avec satisfaction dans « Tout » que Sartre acceptait la direction de ce journal et qu'il se mettait en général au service de la presse révolutionnaire. Voilà une bonne nouvelle qui contribuera à allonger la mine de Marcellin (ici, pas de « Ligue dis-touts »).

Mais il me semble qu'il existe un danger : celui de faire de Sartre un instrument, de le réduire à un simple laissez-passer pour la presse révolutionnaire ; si cela se produit, Sartre va perdre en peu de temps toute sa « capacité de protection ». Il ne faut pas oublier pourquoi il possède une telle capacité : c'est qu'il bénéficie de l'appui de larges couches d'intellectuels « progressistes » et donc indirectement de « notoriété » dans la petite bourgeoisie intellectuelle et la bourgeoisie libérale. Or actuellement, chaque prise de position, chaque procès ou parait Sartre, s'il n'affaiblit pas la révolution, émusse Sartre un peu plus en atteignant la base même de son ancienne notoriété.

Pour que Sartre subsiste, il faudrait qu'il se ménage une « base d'appui » ; pas l'appui des bourgeois, mais celui des masses révolutionnaires, ouvriers, jeunes intellectuels... etc... Pour cela, il faudrait... qu'il écrive pour la révolution. Pourquoi pas un roman à thèmes actuels, révolutionnaires, anticapitalistes ?

Or, j'ai lu dans « L'Idiot International » une interview de Sartre à propos des intellectuels : dans cet article, Sartre pose non pas les problèmes des besoins de la révolution, mais ceux (politico-philosopho-psychologico...) des intellectuels en mal de reconversion révolutionnaire.

La conclusion : il faut « se nier en tant qu'intellectuel ». La culture ? C'est compliqué... (Excusez-moi si je n'ai rien compris, car l'article lui m'a paru vraiment compliqué).

Je trouve donc que l'interview de Sartre ne sert à rien. Faudrait-il attendre qu'on ait résolu tous les « problèmes de la culture » pour que les écrivains les plus progressistes se décident à écrire pour nous, pour alimenter notre enthousiasme pour la révolution, notre haine de la bourgeoisie ? Condamnerons-nous Sartre au « néant » ?

J.P.L. (Paris),
Militant de « Vive la Révolution ».

BARBARA DANE : CONCERT A PARIS LE 18 NOVEMBRE AU CENTRE CULTUREL AMERICAIN

(A propos de la diffusion de tout).
On n'est pas des marchands de soupe. Diffuser TOUT n'est pas d'abord vendre du papier : c'est d'abord chercher à susciter les discussions, les réactions, même si elles ne portent pas sur le canard. L'agression des gens (Acheté Tout, dix en ligne, journal au vent) est contraire au principe même du journal. Retrouvons la rue, les portes d'usines, mais par petits groupes (assez d'intox sur les flics).

Tout est un journal pour les gens, ou du moins essaye de l'être. Expliquons comment se fait un journal, par des panneaux.
Bilan honnête de la diffusion : ceux qui sont les premiers intéressés, les militants, sont ceux qui s'en sont le moins occupés. Sur 46.000 exemplaires, on a encore (à 4 jours de la parution du suivant) 7.000. ON DISTRIBUE-RA CE QUI NOUS RESTE, car on est contre la pratique commune à la surproduction capitaliste et à certains journaux gauchistes, la destruction honteuse des « bouillons » (les restes). On dira aussi les chiffres réels de vente (ça changera).

Dominer la contradiction entre notre manque de fric et la volonté que Tout soit lu suppose qu'on le fasse payer tant que les gens peuvent (1 F, ça n'est pas le diable).
Sur les N.M.P.P. (qui distribuent en kiosques et librairies) : partout où l'affiche a été apposée, le canard s'est très bien vendu. Ailleurs, caché sous les piles, il sort peu. Allez voir le kiosquiste du coin, filez-lui un numéro de TOUT (pour l'affichage) et une affiche. Il les mettra.
Ecrivez-nous pour avoir affichettes, auto-collants, etc...
Chiffres de vente : aucun bilan ne sera connu avant quelques semaines. On peut dire dès à présent que ça c'est bien diffusé dans les kiosques et librairies à Paris (1 350 vendus chez Maspéro (1), et ça continuera encore quelques jours), pas mal dans les lieux où on est (105 à Renault, 70 à Hispano-Suiza, etc...) modeste d'accord, c'est un début.
Que les militants se rappellent que le canard n'est pas fait pour être discuté entre eux, mais que sa diffusion et les discussions autour sont une lutte contre l'étouffement par l'intox bourgeoise.

(1) Célèbre librairie du Quartier Latin. Incidemment, c'est un record par rapport aux journaux gauchistes. Mais ça n'est pas le plus important.

« TOUT », 27, rue du Faubourg Montmartre, Paris, 9^e (adresse provisoire : écrire seulement).

PETITES ANNONCES : si vous avez des chambres à des prix dérisoires, des trucs à annoncer aux copains, faites parvenir au journal.

Directeur de publication : J.-P. SARTRE.

DIFFUSION N.M.P.P.
IMPRIMERIE AGROFILM, 11, rue Ferdinand-Gambon, Paris-20^e.

Il faut beaucoup d'argent pour « TOUT »
Tout l'argent des versements militants doit rentrer aussitôt
Collectez des abonnements

BULLETIN D'ABONNEMENT

TOUT 27, rue du Faubourg-Montmartre

Nom :

Prénom :

Adresse :

Ci-joint un versement de 25 F pour vingt-six parutions.

C.C.P. à l'ordre de « Tout ».

Mandat-lettre.

Chèque bancaire.

Soutien : 50 F ou plus.

ICI ET MAINTENANT

D'ABORD ON EN A ASSEZ que quelques têtes d'affiches parlent pour tous, de vivre au rythme de la télé, qui nous fait rêver ce qu'on ne peut vivre. De tous ceux qui parlent pour les autres, que ce soient les discours politiques ou les «œuvres d'art». En mai, on reprend la parole. Chacun se découvre créateur : sur les affiches, sur les murs. A Sochaux, les fresques couvrent les murs de mai. L'atelier populaire des Beaux-Arts bourdonne.

«DO IT» (FAITES-LE) disent les jeunes Américains, ceux de la «Youth Culture», de la civilisation que les jeunes construisent contre les pores de flics et la publicité impérialiste. Ils disent aussi «laissez tomber» : passez de l'autre côté de la barrière ; apprenez le mépris de l'argent ; n'ayez pas honte de votre corps, même nu ; construisez vous-mêmes vos rêves, votre sensibilité. Ne vous en laissez pas imposer par «Nous deux» et «Elle». Et aussi : créez, pas pour vendre, comme les «artistes», mais pour vous et pour les autres. «Branchez-vous» : communiquons avec les gens, sachons que nous sommes une communauté. Qu'on crée ensemble notre vie, non qu'on se la laisse imposer chacun dans son coin par celle de nos pères.

«Faites-le» MAINTENANT. Ne gardez pas vos rêves pour demain. Ça vieillit mal. Regardons ce que sont devenus les rêves de nos parents ! Ne nous laissons plus avoir : vivons maintenant. Saisissons l'instant.

Brisons la division rêve-réalité «nouvelle culture !». Ça ne se voit comme ça que quand on est extérieur. Façon de parler des journalistes et des sociologues décidés à trouver un point commun avec les Affaires culturelles, celles de Malraux et des affairistes.

C'EST PAS UN PROBLEME DE CULTURE : les écrivains sur-réalistes (1), c'est encore de la culture, de livres, des bibliothèques, etc... Tous on est passé des livres à la vie. De la lutte entre gens de culture contre la société. On ne veut pas raconter des blagues : c'est tout nouveau en France. Après Mai, ça a été refoulé, ça a un peu disparu.

Aux U.S.A., le phénomène est de masse. En France, il est ressenti par tous, mais vécu par quelques-uns.

«FAITES-LE» : on ne veut pas chapeauter, corseter, ce petit début, surtout en lui imposant tous les attributs du «grand frère» américain.

Nous, rédacteurs d'un journal, on n'est pas vraiment un mouvement. On cherche à l'aider, à s'identifier, à s'exprimer, et à y participer. Ce journal contiendra les expressions de cette nouvelle civilisation qui se cherche : poèmes, groupes pop, style de vie, créations de toute sorte, ouvriers, étudiants, jeunes, vieux, femmes, etc. «Faites-le» : on va commencer à le faire...
G.H.

(1) Mouvement artistique des années 20 sur la double influence du freudisme et de la Révolution d'Octobre.

DOCTEUR MULDWORF :

PLUS JE BAISE PLUS JE SUIS MALHEUREUX

Pour l'Huma, il faut être docteur pour parler sexe. Tout ce qui relève de la baise est du ressort des médecins. Un certain Muldworf, «médecin des hôpitaux psychiatriques», s'explique dans l'Humanité des 18 et 25 septembre, dans la page «Spéciales idées» (attention, ici on réfléchit, réservé aux agrégés de l'université et aux médecins).

«On sait (qui ça ?) que le renouvellement répété du partenaire sexuel conduit à rendre la satisfaction sexuelle de plus en plus difficile et précaire.»

Deux idées, ou tout au moins deux styles dans l'article :

PSEUDO-SCIENTIFIQUE (jargon qui ne fait que cacher l'obscurantisme moyennageux de l'auteur : «l'aspect personnalisant de l'amour sexuel, et le caractère formateur du couple durable et stable...»)

«La nécessité impérieuse des rôles respectifs et spécifiques de la mère et du père...»

«La jalousie, que les gauchistes qui vivent en «communes» aux U.S.A. cherchent à éliminer, est aussi nécessaire à l'homme que l'oxygène». Tous ces sentiments sont inscrits dans notre «nature», cette «nature humaine» particulière qui se constitue dans le cadre des échanges affectifs de la première enfance...»

«Nature humaine», mais pas connaître. Le docteur fait appel aux oripeaux pseudo-scientifiques d'une psychanalyse que Freud ne reconnaît même pas. Aujourd'hui, le P. «C» F remplace l'église, et puisque la morale ne marche plus, on défend la famille d'un point de vue prétendument «scientifique». L'idéalisme («nature humaine») se réfugie dans l'Huma.

Vive la répression des désirs, mes amis, et vive la jalousie, ce noble sentiment qui embellit nos vies !

POLITIQUE : la répression des désirs est nécessaire, socialement comme personnellement :

«La liberté sexuelle appartient à l'arsenal idéologique de la bourgeoisie, il est en fait «réactionnaire». Réprimez vos désirs au lieu de changer l'ordre du monde. Ceux qui ont dit «l'imagination doit prendre le pouvoir» ne savent pas que tout passe par «accepter l'exigence de l'organisation et de la discipline qui impose une lutte longue et difficile contre le pouvoir à la fois subtil et tenace des classes dirigeantes...». En d'autres termes, la valeur de la répression par papa qui t'apprendra à vivre, sale gosse, est la même que celle du papa PCF, seul à savoir, à connaître, à faire durer la lutte. Le PCF est l'organisation des pères castrateurs. Nous sommes invités à baisser et à lutter comme nos pères : «Alors que veut-on nous chanter avec la «liberté sexuelle?» (style Jacques Duclos).

Sinistre, tout ça. On recule de plus en plus loin, au PCF. On en est bien avant Engels, pas si fantastique que ça pourtant, mais qui expliquait déjà («origine de la famille») que la «Nature humaine», c'était un machin des idéalistes pour expliquer que rien ne doit jamais changer, que tout ce que veut la bourgeoisie est naturel. Et qui expliquait aussi que la jalousie est à peu près aussi «naturelle» que le capitalisme.

Quand je pense qu'on livre des «malades» à ce fou sadique !

ON PEUT LES AVOIR

Tout le monde vole une fois ou l'autre. Les ménagères volent dans les Uniprix. Chacun vole parce qu'on ne peut plus supporter les étalages agressifs et défendus.

Ça n'est donc pas marginal, ça concerne tout le monde. Il y en a qui poussent plus loin. Ceux qui veulent complètement sortir du rapport d'argent : ni en gagner, ni en dépenser.

Peut-on vivre sans argent ? oui mais tellement plus mal répondra à tous les coups les gens pour qui la vie à le goût d'une tasse de Banania.

Plus mal c'est possible en effet, encore que nous le verrons, la survie organisée réserve beaucoup de surprises. Partant du principe que puisque c'est possible il faut le faire, des gens ont commencé à résoudre le problème. Des ouvriers à Billancourt ont passé le métro sans payer. Les étudiants en architecture des Beaux-Arts après avoir exploré le monde mystérieux de la législation du travail s'inscrivent en masse au chômage. En combinant l'esprit de lutte des premiers et le système D des seconds on peut développer une attitude fondamentalement contestataire et non réformiste vis-à-vis de l'argent.

Nous ouvrons une enquête destinée à donner des idées sur la manière de s'en tirer sans argent. En attendant des résultats plus complets voici des éléments qui montrent dans quelle direction on peut chercher.

Inutile d'espérer des soupers fins à moins de s'introduire par surprise dans les repas de noces ou d'enterrement de la haute bourgeoisie, mais comme d'une part ces gens là se méfient de plus en plus et que d'autre part ils ne savent même plus manger, il vaut mieux envisager des choses plus simples.

Citons néanmoins pour mémoire le cocktail de l'institut d'aménagement et d'urbanisme de la région parisienne (I.A.U.R.P.) dont les élèves des Beaux-Arts venus là sans y être invités gardent un souvenir ému.

Mais ce ne sont que des cas d'espèces et rien de sérieux ne peut être bâti là-dessus.

L'autre extrême qui consisterait à se faire embarquer à Boujon (Centre d'arrêt où la police parisienne emmène les manifestants arrêtés) pour y bénéficier d'un verre

d'eau et d'un sandwich à la mie de pain est lui aussi à déconseiller. Le service est mal fait, les serveurs très antipathiques et les maîtres d'hôtel d'une prévenance plutôt rustique.

Notons toutefois que la direction met à la disposition de sa clientèle des banquettes pour faciliter la digestion.

Il y a par contre des endroits dans Paris où une bouffe de qualité plus moyenne est servie tout à fait régulièrement. L'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm sert des petits déjeuners sains, abondants et reconstituants. Il suffit de s'installer dans le réfectoire avec le sourire sans équivoque de celui qui a sa conscience pour lui et d'attendre les événements. Il n'est demandé à l'entrée ni carte ni ticket et comme il n'est précisé nulle part que le réfectoire est réservé aux membres de l'école on aurait tort de s'en priver.

Ceci vaut également pour le repas de midi qu'on peut prendre sans difficultés à la cantine du lycée Jacques-Decour (et probablement ailleurs dans beaucoup d'autres

lycées, ce qui permettrait de varier les menus). Il faut se présenter à l'entrée, se mettre dans la file et s'installer à une table avec cette nonchalance déléguée qui n'appartient qu'à ceux qui savent que l'avenir leur appartient.

Si on a dépassé trop visiblement l'âge du Lagarde et Michard, aller à une table au fond près des profs ; au cas où l'un d'eux poserait des questions embarrassantes on peut toujours se faire passer pour un lecteur en langue étrangère fraîchement débarqué de son université et refuser de s'exprimer autrement qu'en un dialecte incompréhensible pour tout le monde.

Les champions du monde de la spécialité en matière de bouffe sauvage sont sûrement les étudiants de Berkeley (U.S.A.) qui profitant de la présence sur le campus d'un super-marché géant y organisent des pique-niques. Ils viennent là munis seulement d'un bon ouvre-boîte et d'un solide appétit, s'installent dans une allée, se servent au hasard des rayons (ceci est absolument authentique).

Quand aux amateurs de caviar de chez Fauchon, ils sont bien sûr, une fois pour toutes hors concours.

On le voit, pas plus que les idées justes, la bouffe ne tombe pas du ciel. Mais en attendant une nouvelle multiplication des petits pains, ces exemples montrent ce qu'il est possible de faire.

par les Pieds Nickelés

Le téléphone : dans la moitié des appareils à jetons (c'est-à-dire les plus anciens, ceux dont la couleur est grise et de forme rectangulaire) il suffit de procéder de la manière suivante : mettre son jeton, faire le numéro, et quand le dernier chiffre revient à sa position initiale donner un coup sec sur la fourche à gauche, le jeton revient à la communication continue.

On peut aussi venir téléphoner à l'Ecole des Beaux-Arts où de nombreux appareils sans jeton fonctionnent ainsi qu'à la faculté de Vincennes.

L'hygiène : l'Ecole d'Ulm, toujours elle, offre des douches propres et chaudes, il faut toutefois amener sa serviette.

Les loisirs : première constatation : on peut si on veut regarder la télévision gratuitement jusqu'à 7 heures du soir dans les magasins, mais on espère que vous ne voulez pas.

Deuxième constatation : il y a longtemps que les jeunes des grands boulevards rentrent sans payer au cinéma, la sortie de secours (vous savez celle qui est sur le côté) vous tend les bras et comme de plus en passant par là vous serez assurés d'avoir les places du premier rang, les meilleures pour les connaisseurs, n'hésitez pas.

Troisième constatation : les seuls spectacles gratuits autorisés en France sont les défilés militaires, les processions et les feux d'artifices foireux.

En définitive deux voies s'offrent à nous : ou développer l'individualisme par la débrouillardise, le truandage ou bien en s'appuyant sur l'esprit d'initiative des masses et l'imagination collective, créer des situations conflictuelles riches de tous les possibles.

Il faut oser le faire partout en attendant des lendemains qui chantent. Français encore un effort si vous voulez être rasés gratuitement !

NE TOUCHEZ PLUS A UN CHEVEU DE NOS TETES !

A Rennes, un jeune s'est suicidé par le feu après s'être fait couper les cheveux, sur l'ordre du directeur de l'usine, l'assassin Pasquet.

Déjà, aux Mureaux, près de Flins, un jeune s'était donné la mort pour les mêmes raisons.

CHATREURS, VOUS PAIEREZ !

SALON DE L'AUTO (Suite de la page 1)

LUNDI 19 JUIN

La lecture de l'Auto-journal calme ma faim et mes angoisses. Le banc d'essai est notre morceau d'anthologie, les essayeurs n'ont pas de cœur. Infliger le Massif Central en hiver à cette voiture indique bien qu'ils ne prennent jamais le métro. Les enfants rentrent de plus en plus tard de l'école, je les soupçonne de se faire inviter à goûter.

MARDI 6 JUILLET 1970

On fête le passage de la ligne, la moitié du prix est dans la poche. Pour le crédit c'est décisif. La soirée est un peu morose. Ça fait longtemps que je n'avais pas bu d'alcool.

MERCREDI 7 JUILLET

J'ai raté le permis, il paraît que c'est toujours comme ça la deuxième fois. En rentrant je surprends un regard inquiet dans les yeux de ma femme et des rires dans la chambre des enfants.

SAMEDI 14 JUILLET

Nous partons en vacances chez les parents. On va se refaire une santé.

MARDI 15 AOUT

On a repris du poids. On s'est bien amusé, il a fait beau, merci. Je repasse le permis ce soir ; j'ai peur de ne pas être à la hauteur. Je fais des rêves d'auto. Je me demande ce que ça veut dire.

MERCREDI 16 AOUT

Il paraît que c'est toujours comme ça la troisième fois. J'ai raté le permis.

VENDREDI 25 SEPT.

Le Salon approche. Notre choix est fait. Je suis hanté par le code de la route, il est sorti des nouveaux panneaux dans France-Soir. Tout augmente. Les derniers sous sont les plus durs à économiser.

SAMEDI 28 SEPT.

J'ai eu le permis. Il paraît que c'est toujours comme ça la quatrième fois. Nous fêtons ça sans exhubérance, mais la joie illumine nos visages. Le spectre du métro s'éloigne.

LUNDI 7 OCTOBRE

C'est en sortant du Salon que tout a en fait commencé. On s'est retrouvé pris dans un embouteillage. Je ne trouvais pas bien les vitesses. Les enfants hurlaient à l'arrière.

...On n'avance pas depuis un quart d'heure. Je me demande si on a bien fait d'acheter une auto. Il paraît que c'est toujours comme ça la première fois...
P.G.



FAITES-LE!

LE DROIT DE VIVRE

(Suite de la p. 1)

3000 F pour voir les Rolling Stones, du fric pour avoir un toit sur la tête, du fric pour se soigner. Nous en avons assez de la société du fric et du «travailles et tais-toi, t'auras du fric!».

Nous en avons assez d'être toujours ceux qui travaillent. Nous en avons assez de gaspillage immense de nos muscles et de notre tête. Pour 900 qui produisent aux machines plus de 2000 qui font des papiers et qui sont payés pour rien ou pour nous faire travailler plus et plus vite : chefs, flics de tout poils, chronos etc... Si on mettait seulement la moitié des improductifs aux machines à HS on pourrait diviser la journée de travail par deux.

Nous en avons assez d'être traités plus mal que les machines à qui l'on donne de l'air conditionné quand elles en ont besoin pendant qu'on se gèle ou qu'on se crève de chaleur. Nous en avons assez de travailler sur des tas de ferrailles de 1914 alors que la technique moderne permet d'aller sur la lune et d'en revenir sans même besoin d'un homme à bord du satellite ; si l'on utilisait correctement les techniques modernes à Hispano, on pourrait encore diviser la journée de travail par 2.

Nous en avons assez d'être des bêtes de somme tout juste bonnes à appuyer sur un bouton et à qui l'on dit : «Serrez le boulon : 0,01 mn, posez la pièce : 0,02 mn, serrez l'étou : 0,01 mn, souffloitez : 0,03 mn, démontez la pièce : 0,02 mn...» Nous en avons assez d'être traités comme des imbéciles : «Allez à droite, demi-tour à gauche...», comme à l'armée, sans jamais savoir à quoi sert ce que l'on fait. Nous en avons assez des chronos sur notre dos pour nous voler des secondes, pendant qu'un train d'atterrissage complet se promène sous les gravats dans les anciens magasins.

Nous en avons assez de voir des gens qui ne font rien de leur journée nous dire de travailler plus vite, de ne pas quitter notre machine, d'être dociles et disciplinés. Nous en avons assez de travailler pour une armée et pour le massacre de nos frères travailleurs d'autres pays. Nous en avons assez de constater les fautes des ingénieurs qui ne mettent jamais les pieds à l'atelier. Tous les ouvriers d'Hispano ont des choses à dire sur la méthode de travail, sur comment faire le même boulot en se fatiguant moins (pas au patron). Si les inventions constantes des ouvriers d'Hispano pouvaient être mises en pratique, on travaillerait encore 2 fois moins.

Nous en avons assez des pointeuses, du boni et des temps.



beige foncé	25.02.28	25.02.36	25.02.44	25.02.52	13.50
Tailles	42	44	46	48	Prix
42	44	46	48	25	
38	40	42	44	46	
36	38	40	42	44	
34	36	38	40	42	
32	34	36	38	40	
30	32	34	36	38	
28	30	32	34	36	
26	28	30	32	34	
24	26	28	30	32	
22	24	26	28	30	
20	22	24	26	28	
18	20	22	24	26	
16	18	20	22	24	
14	16	18	20	22	
12	14	16	18	20	
10	12	14	16	18	
8	10	12	14	16	
6	8	10	12	14	
4	6	8	10	12	
2	4	6	8	10	

La grève des redoutables

MARDI 29 SEPTEMBRE, APRES UNE SEMAINE DE GREVE, C'EST LA REPRISE DU TRAVAIL A LA REDOUTE DE ROUBAIX. LES JOURNAUX, LA RADIO, LA TELE L'ONT DIT. LE PATRON A CEDE SUR LES SALAIRES: 5% AVEC UN MINIMUM DE 0,27 F DE L'HEURE, 800 F AU MINIMUM LE 1^{ER} MARS 1971. LA C.F.D.T., POUR SA PART, A JUGE « AYANT EPUISE TOUTE POSSIBILITE DE NEGOCIATION ».

Il est 8 h quand arrivent des corons les cars qui amènent les filles des mines. Elles descendent sous la pluie et sous l'œil du commissaire venu « discrètement » surveiller cette rentrée. Mais justement, elles ne rentrent pas, et restent là, 300, plantées devant la porte. Des employées se joignent à elles, des discussions s'engagent. Une jeune ouvrière de la JOC raconte: « J'ai vu des copines des mines qui gueulaient sur les délégués en leur reprochant de les laisser tomber, que toute cette grève n'avait donc servi à rien, qu'il fallait donc continuer à emmerder les patrons! J'ai vu des larmes dans les yeux de certaines autres quand elles pensaient qu'il fallait reprendre le travail, les yeux baissés, avec cette allure du perdant qui est toujours la nôtre et surtout que la vie d'esclave allait reprendre comme avant. »

Tours de ceinture	80 cm	85 cm	90 cm	95 cm
rayé	25.16.82	25.16.90	25.17.00	25.17.10
teinte naturelle	25.04.49	25.04.57	25.04.65	25.04.73
Prix	15.00	15.00	15.00	15.00

LINGERIE DE JOUR TOUTES COULEURS TOUTES LONGUEURS

LA GREVE

Lundi 21 septembre, les syndicats C.G.T.-C.F.D.T. appellent à la grève à la suite d'une réunion paritaire syndicats/patrons pour combler le retard des salaires du textile sur ceux de la métallurgie et de la chimie.

Le mercredi, troisième jour de grève, une ouvrière raconte: « Devant les pancartes, au portail, et le piquet de grève, les cadres interviennent: « Reprenez immédiatement votre travail. Ne vous laissez pas influencer par des personnes venues de l'extérieur ». Et puis ils s'élançèrent, poings en avant, vers le portail. Hurllements. Une fille mord un cadre qui manquait de lui tordre le cou. Un administrateur, Francis Pollet, ouvrit les portes de l'intérieur, laissant entrer un essaim de cadres. Puis ce fut la panique. Les cadres ressortirent, une copine reçut un coup de poing en pleine figure.

Les flics sont alertés et forment aussitôt un cordon devant l'entrée. Certaines filles, pour se défendre, sortent des fruits qu'elles avaient emportés pour leur casse-croûte, et malheureusement pour lui, la première poire fut pour le commissaire!

Le patron, pour calmer les esprits, nous invitait à rentrer, mit de la grande musique. Alors, pour se moquer de lui, on a dansé comme dans l'ancien temps. Après, on a mis de la musique yéyé, on a continué à danser. Les syndicats annoncent alors un meeting dans le centre de la ville. 700 redoutables y vont.

C'est seulement à partir de ce moment-là que les filles commencent à s'exprimer véritablement.

« On n'est pas des chiens, des esclaves. Nous, les archivistes, nous sommes toujours considérées comme moins que rien, mais nous sommes aussi nécessaires que les redactrices ».

« Ma monitrice, elle va toujours rigoler avec sa copine dans le bureau. Moi, j'ai envie de m'arrêter ».

« Quant au chef de service, n'en parlons pas, il se ballade toute la journée les mains dans les poches, car il a peur de se salir les mains au boulot, mais pas contre les filles ».



« LE MEILLEUR MOYEN DE LES EMMERDER »

Face à cet avenir bouche, tout bêtement, c'est impossible de ne pas se sentir triste qu'un lendemain de grève que tout reprenne comme avant, l'expédition qui avaient refusé de bloquer la chaîne plusieurs fois. Elles refusent aussi de faire des compléments le samedi pour de grève non payés.

Même si les chefs les accusent d'être obligés à se reprendre: de l'ouvrière à un ordre: « asseyez-vous, s'il se ravise: c'est triste, une révolte de nouveau est né dans la grève. »

« En nous il y a l'espoir, quelque chose de ce monde de revendications sont posées... »

Camarades, avec vous on va s'organiser.

UN CHOIX ENORME

Tailles	38	40	42	44	46	48
bleu France	12.45.24	12.45.32	12.45.40	12.45.48	12.45.56	12.46.04
Prix	24.50					

LES CULS A GAILLETES

Pour celles qu'on appelle comme leurs pères: les gueules noires ou les culs à gaillette (charbon); pour celles qu'on appelle la basse classe, les 30 centimes de l'heure ne leur font pas oublier la vie de chien qu'on leur fait dans l'usine, à laquelle s'ajoutent les heures de transport dans de vieux autocars couverts de boue et inconfortables. Beaucoup ont commencé à travailler à quinze ans, quelquefois plus jeunes. Quand la mine ferme, que le père est chômeur, il n'y a pas le choix, pas le choix non plus pour trouver un travail à proximité de chez soi. Bouffées par les grosses, les petites entreprises textiles du nord ferment les unes après les autres; et quand de nouvelles usines s'implantent, c'est bien souvent pour disparaître quelques mois après et ressurgir en Belgique ou en Allemagne. Alors comme tout le monde, on va chercher du travail à Lille, Roubaix, Tourcoing, on se jure de ne jamais aller à La Redoute, bien connue pour sa répression et ses cadences. Mais quand il n'y a pas d'argent à la maison, même avec un C.A.P. ou son bac, il ne reste plus qu'une solution: la rage au cœur, on va s'embaucher à La Redoute.

« TOI, VIENS ICI, TOI, FAIS ÇA ! »

Quand il est descendu de scène, il dit: « C'est la première fois que l'on m'écoute, que l'on fait attention à ce que je dis. Je croyais que j'allais pleurer. »

Ce mercredi-là, ce fut vraiment une grande journée de libération, on est même allées pique-niquer sur les pelouses du parc Barbieux. On a rit, on a chanté. On a aussi décidé de ne plus se laisser faire.

Pendant que la C.G.T. déclare: « Il y a une limite à l'action engagée », la C.F.D.T. soutient le combat des ouvrières:

LES « REDOUTABLES »

Les filles des mines, résolues, furent le noyau dur de la grève. Pourtant, pour beaucoup, les syndicats, la politique, les maos ne les intéressent pas:

« Les syndicats, je préfère ne pas en parler, c'est trop fort pour moi, je dirai des bêtises ». « Les maosistes, je ne sais pas ce que c'est, je crois que c'est des étudiants ».

La plupart ne sont pas syndiquées. Elles se sont battues de toutes leurs forces car c'était souvent leur premier combat après mai 68, brisant un peu les mesquineries, les divisions habituelles.

La grève a changé aussi des choses dans leur vie quotidienne:

« Pendant la grève, l'ambiance a changé à la maison. Je me sens mieux avec mes parents », dit l'une. L'autre avoue:

« Nous, les parents nous poussaient à reprendre, ils nous coupaient l'argent de poche, mais on a continué ».

Si elles n'ont pas compris le démarrage de la lutte, elles ont lutté courageusement:

« Quand j'ai été licenciée, je n'ai rien dit car j'étais contente de m'en aller de cet enfer; je regrette quand même car j'aurais pu mettre la pagaie ».

A part La Redoute, la vie est limitée; les loisirs se réduisent à la télé et au bal du samedi en Belgique, car c'est plus libre et moins cher:

« Le dimanche, on ne peut pas y aller, car on travaille le lundi matin et les parents ne nous laissent pas sortir ».

« Moi, je m'abrutis le dimanche pour oublier, je vais dans les boîtes, et les lundi je suis toujours aussi crevée ».

Le seul avenir est le mariage... comme partout... les gosses à élever... Avant le mariage, on ne s'aventure pas trop.

Pour les garçons, le bal, c'est aussi la bagarre, entre bandes, ou contre les flics.

ON SE CROIRAIT A L'ECOLE

La Redoute, ce n'est pas une usine comme les autres, on y fabrique rien. C'est uniquement de la vente par correspondance.

Sur 4 000 employés, 470 sont cadres ou agents de maîtrise. Ce sont principalement des français hommes. Les employées et les manutentionnaires sont les femmes et les immigrés.

Pour 80 déballeuses, 20 sous-monitrices, en blouse bleu ciel, 1 monitrice en blouse bleu marine, comme à l'école. Tous ces petits chefs sont là pour surveiller les cadences:

« Les filles ont 6 500 catalogues de 1,300 kg à manier par jour. »

« Au telex par exemple, où les articles sont pris dans les casiers pour être distribués dans les chaînes, la prime est soumise au nombre d'erreurs. Par moments, on a l'impression d'être des machines ».

« On se croirait à l'école; la monitrice rappelle au silence, il faut demander la permission de s'absenter, il s'agit de rompre le rythme le moins possible ».

« 400 colis dans la journée, 1 chaîne toutes les 7 minutes ».

« Aux machines IBM avec écran, on ne lève pas la tête, et le soir, le mari ronchonne: « On dirait une vraie sauvage quand tu rentres. »

« Il y a aussi le chef qui drague dans les couloirs. »

La Redoute vous assiste lorsque vous avez des préoccupations

Un immigré vient ensuite:

« Je travaille à la Martinoire. Je suis traité comme un chien comme tous les immigrés. Je vous remercie d'abord de bien vouloir m'écouter. Je gagne beaucoup moins que les autres mais qui font le même boulot que moi, et on me tutoie toujours alors qu'on dit « vous » aux autres. »

Je passe à la télé, ...vidé!



ÇA VA PAS LA TÊTE?

Ils ne se sentent plus, ces bourgeois: J.-P. Lecardonnel, directeur du journal « Vive la Révolution », a été inculpé jeudi d'apologie de meurtre et tutti quanti. Ce qui a mis Le Bris et Le Dantec en taule pour un an.

Après les fous de la cour de sûreté, contre lesquels même l'Aurore et l'Huma protestent, Marcellin se déchaîne (c'est lui qui porte plainte).

Défendons nos frères contre ces dingues de la répression!

LA RENCONTRE ETUDIANTS-OUVRIERS SUR LA CHAÎNE: UN MELANGE DETONNANT

« Venez découvrir le monde industriel »

C'est ainsi que Citroën a ouvert ses portes aux étudiants après les avoir pourchassés pendant deux ans. Plusieurs centaines d'entre eux se sont embauchés pendant les dernières vacances comme ouvriers spécialisés au montage.

La direction poursuivait un certain nombre d'objectifs:

- renouveler la main-d'œuvre « flottante » qui manquait à l'époque;
- diviser les ouvriers et les étudiants, en donnant aux étudiants les meilleures places tout de suite alors qu'on sait qu'elles sont l'objet de la convoitise des travailleurs qui les considèrent comme une faveur (moins de fatigue, possibilité de se déplacer);
- enfin on verrait toute velléité de foutre le bordel s'éteindre en face du « monde du travail ».

Un agent de secteur déclarait: « On sait qu'il y a des maos parmi vous, mais vous verrez bien que les ouvriers ne veulent pas le bordel ».

UNE VOITURE VA NAÎTRE ENTRE VOS MAINS JEUNES GENS

en JUILLET ou SEPTEMBRE SUR MACHINE OU AU MONTAGE

PRESENTÉZ-VOUS

22, rue BARRIS, PARIS 12^e, Métro: Blandine. Téléphonez: 1. VALL. 70.000. Paris: 28.500.

LES CON-FEDERATION

Pendant que les gars b... comme des fous, C.G.T. et in... dans se renvoient la balle... pos de leur gestion respect... comité d'entreprise. Depuis... ce sont les indépendants qu... lottent avec le patron, orga... la police dans l'usine. Lorsq... cents camarades de l'usine... Charles se sont arrêtés sp... ment il y a quinze jours, la... est accourue en force pour... cer et faire reprendre le trav...

Pour illustrer cette nouve... tique, elle placard dans to... restaurants des affiches in... sant: « Toute propagande re... se, politique ou syndicale, p... repos des travailleurs ».

Des copains sont montés s... table et se l'ont offerte comm... sert à la plus vive satisfact... tous les ouvriers. Recherché... l'usine et convoqués devant... grands chefs affolés par l'ac... crilège (vous pensez, si to... monde fait ça et se met à t... ter...) les copains ont été... un tour d'usine pour donner... meur de la réaction indépe... maîtrise, à leurs camarades... chaîne.

Chantant « l'Internationale »... vant sur les murs, collant de... chettes, allongés par terre... pant le bureau au plus grand... roi des chefs. Pendant une m... ils ont proprement ridicul... maîtrise et tout le monde en... encore dans le baigne Citroën

PREMIER CONTACT AVEC LA CHAÎNE

Manque de chance pour l'agent de secteur: un des premiers ouvriers rencontré sur la chaîne: un jeune Français: « On a rien à foutre du boulot, la qualité on s'en balance, il faut qu'il y ait des chocs, ça emmerde le patron. C'est ce que tout le monde pense du boulot complètement parcellisé dont la cadence fait couler la sueur sur les visages et oblige à courir sans arrêt.

Quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'immigrés. Des jeunes, beaucoup de Portugais qui furent quatre ans de service en Angola. Pour eux, c'est: « La misère là-bas, la misère ici, on a à peine de quoi manger, on a rien, pas de voitures, alors qu'il y en a cent quarante ou plus qui vous passent entre les mains tous les jours.

Ceux qui ne suent pas et qui se promènent le long de la chaîne: les blouses grises, bleues, blanches en ordre hiérarchique. Certains avouent même: « On a rien à foutre ». (Si ce n'est un boulot de flic sur le dos des gars.)

CITROËN, UN TOUT PETIT NANTERRE DANS TON USINE!

Les étudiants ont, en général, rejeté le piège des « bonnes relations » avec la maîtrise qui voulait les ménager spécialement et ont cherché la discussion avec les travailleurs, brisant leur image de privilégiés. Au cours du boulot, les copains n'ont pas manqué une occasion pour se lier aux travailleurs les soutenant dans leur révolte contre la maîtrise.

Peu à peu une bonne fraction s'est regroupée et a entrepris la lutte, disposant partout les tracts révolutionnaires (la Base ouvrière), collant les affichettes dénonçant l'exploitation et donnant les consignes de résistance (coulage des cadences, lutte contre les heures supplémentaires, etc.).

Les étudiants ont apporté quelque chose dans l'usine. Ayant moins à craindre et plus l'habitude de discuter, de réagir et de s'unir, ils ont un peu changé le climat. Un petit chef devant le ravage: « Vingt types comme vous dans mon sec-

DE LA PAROLE A LA LUTTE

« TOUT » : Une nouvelle attitude politique : reprendre la parole dans les usines ; si la démocratie s'épanouit, la lutte s'épanouira !

On baigne dans la glu ; on est manipulé ; on est enrégimenté ; le syndicat pour le beefsteak, le Club Méditerranée pour la liberté.

On n'a pas seulement la bourgeoisie bien en face, ses flics et ses Premiers ministres ; on est dans la bourgeoisie jusqu'au cou.

Pour se dégager de ce pouvoir féroce et manipulateur il faut libérer la parole, la créativité, l'initiative et la lutte. Et un jour, la politique et le bonheur seront deux choses confondues.

Dans l'usine, tout nous échappe ; nos propres luttes nous échappent, récupérées par les « pseudo-communistes » ou programmées dans une stratégie pré-établie par le groupe X ou Z. La pire chose qui est arrivée au peuple noir, dit à peu près Cleaver (un dirigeant du Parti des Panthères noires), c'est qu'il était opprimé comme ça n'est pas possible et qu'il ne savait pas pourquoi !

Tais-toi : tu ne sais pas, Séguéy lui, il sait. Séguéy ne sait pas bien mais Krivine sait mieux, répond la Ligue communiste.

Ca suffit d'être étranger à nos luttes ! Et les ouvriers, là-dedans ?

Eh ! Les ouvriers dernièrement, à la Fiat de Turin, étaient douze mille à manifester aux cris de : « Agnelli, l'Indochine est dans ton usine ».

Si on parle tant de la Fiat, c'est parce que c'est une des usines d'Europe où la contestation est la plus radicale et la plus avancée. On voudrait donc assimiler cet exemple pour notre propre lutte. Ceci dit il faut aussi connaître les différences qui ont permis un développement plus rapide de l'autonomie prolétarienne en Italie, plus rapide de l'autonomie prolétarienne en Italie.

émigrés de l'intérieur (du sud de l'Italie) — ils sont Italiens, le danger de l'expulsion n'existe pas.

2. La profonde tradition antifasciste a créé un langage commun ouvrier-étudiant, l'ouvrierisme n'a pas la force que lui donne le P. « C. » F. en France.

3. Le P. « C. » I., le syndicalisme sont moins forts dans les usines italiennes qu'en France.

Ca n'est pas arrivé tout seul. Le développement de mouvements autonomes de la classe ouvrière a été la seule façon d'écraser les pseudo-communistes du P.C.I. — et ces mouvements autonomes ne sont pas tombés du ciel : ils ont été possibles parce que tout a été fait pour que la classe ouvrière reprenne la parole ; toute la parole. Depuis deux ans, des assemblées générales se tiennent tous les jours devant les usines ; dans ces réunions, il est fréquent de voir tous les ouvriers présents s'exprimer. Enfin, « Lotta continua » a alimenté le débat et la lutte d'au moins un tract par jour.

Ainsi, aujourd'hui, à l'intérieur de l'usine Fiat, les graffitis sont presque aussi nombreux qu'à la faculté de Nanterre (pour ceux qui ne connaissent pas : il n'y a plus de place sur les murs de Nanterre). C'est pourquoi en ce moment quand il y a une lutte, la revendication est perçue comme un simple prétexte, l'objet réel de toute lutte, c'est la destruction de l'organisation capitaliste du travail qui coupe les hommes-têtes des hommes-bras en deux mondes inconciliables.

On a connu ça en Mai. On se rappelle le 22 mars 68. C'était le lien de la parole libérée. La parole et la lutte se nourrissaient l'une l'autre. Sans la parole, la lutte ne pouvait libérer l'initiative de tous.

Si on ne mène pas la bataille de la reconquête de la parole, de la démocratie prolétarienne, il ne se passera rien de décisif dans les usines.

Comment développer la démocratie de masse, qui permettra de faire surgir les avant-garde de masse existant potentiellement.

Depuis la rentrée nous essayons, à Billancourt, d'assurer une présence constante, des discussions à la porte, autour d'affiches, de prises de paroles, de la diffusion du journal. Nous essayons de briser avec le style « parade » des gauchistes et au contraire de nous fonder (consciemment) à la masse des ouvriers ; de faire des réunions courtes à la sortie avec des camarades de l'intérieur ; d'essayer de répercuter sur l'ensemble les luttes partielles qui se mènent dans tel ou tel atelier ; d'aller dans les foyers de travailleurs émigrés pour lier la lutte pour la dignité dans la vie à la même lutte dans l'usine etc.

Une campagne de soutien à la révolution palestinienne a permis d'effectuer une percée relative car les travailleurs étaient mobilisés ; là par exemple la diffusion massive d'affiches a permis que chacun fasse quelque chose, discute avec les copains, quitte sa passivité.

Le problème est toujours de transformer la sympathie en initiative de chacun, en participation de tous, bref de transformer les meetings en assemblées générales.

La base du travail révolutionnaire pour l'éveil du peuple, c'est la démocratie, toute la démocratie, tous les moyens de la démocratie, tous les lieux de la démocratie.

Les usines sont pleines d'ouvriers qui contestent la hiérarchie et le travail. Il faut aider à ce qu'ils s'emparent de tous les moyens de la parole (affichettes, affiches murales, panneaux, musique, théâtre, meetings, assemblées générales), et de tous les lieux de la parole, dans l'usine, devant les portes, dans le métro, dans les foyers, les cités, les H.L.M., les marchés.

La lutte continue, ininterrompue est l'élément dirigeant du travail. Démocratie et lutte ininterrompue doivent être indissolublement liées.

Il nous faut une tactique de développement de la démocratie prolétarienne. Pour cela deux méthodes :

1. — aider au décloisonnement ;
 2. — développer la contestation au sein de la revendication.
1. Décloisonner c'est lier l'atelier à l'atelier, l'atelier à l'usine, l'usine au foyer, au transport, à la critique de la publicité et de l'intro, l'usine à la vie d'ensemble, la vie d'ensemble aux mouvements de révolte et de transformation aux révolutions dans le monde entier.

2. Développer la contestation au sein des luttes revendicatives c'est avancer constamment des mots d'ordre tactiques d'élargissement des luttes ce qui permet d'unir la gauche des ouvriers, radicalement contestataire, à l'ensemble par exemple en luttant pour des augmentations de salaires non hiérarchiques.

Les mouvements de lutte de la classe ouvrière les plus avancés d'Europe, comme Force des Mineurs (Belgique) et Lotta continua (Italie) ont tous des programmes revendicatifs, certains camarades parlent abstraitement de la révolte, ils l'oublient.

Qui est pour, qui est contre l'initiative autonome des masses ?

A notre époque la poursuite de la domination du capitalisme ou des pseudo-communistes se résume au fond à une seule question : « Travaillez, nous faisons le reste ». Ceci se reflète chez les gauchistes : « Adhérez, nous avons le reste ». Or qui est pour, qui est contre l'initiative autonome des gens, voilà la grande ligne de démarcation. Elle passe dans tous les groupes, dans la tête de chacun de nous.

Ce qui, aujourd'hui est juste, indispensable (sans cela il n'y aura rien de solide), c'est tout ce qui libère la créativité populaire au cours des luttes. C'est cela qui redonne le goût pour se battre et enracine l'espoir révolutionnaire. Et si la bourgeoisie tente de nous empêcher de parler, c'est qu'elle a moins peur de ce qu'on dit, qui est souvent si abstrait, que de la contagion de la parole, qui elle est décisive.

Organisons-nous pour reprendre la parole partout ! Surtout !

Les armes de la critique massivement diffusées préparent la critique de masse les armes à la main.

Roland CASTRO.

« Je suis convaincu qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur pour l'espèce humaine que dans un état social où il n'y aurait ni magistrat, ni frère, ni loi, ni tiers, ni rien, ni propriété foncière, ni vices, ni vertus, et cet état social est diablement idéal »

DIDEROT

« On ne laissera sûrement pas Diderot à la bourgeoisie ! »



LES OUVRIERS

Enquête de Philippe GAVI - MERCURE DE FRANCE



Trouvez-le, lisez-le.

J'ai beaucoup de difficultés à écrire sur mon bouquin « Les Ouvriers » parce que je n'ai pas de leçons à donner. Je ne suis ni un spécialiste de la classe ouvrière (n'importe quel travailleur connaît mieux ce qu'il vit que tout ce que je pourrais écrire), ni un mandarin des sciences humaines, avec des courbes, des graphiques, un plan d'enquête rigoureux. Au fond, ce qui est important, c'est que j'aime écouter les gens raconter leur vie, la raconter à fond. Peu à peu, au fil de la discussion on se sent plus chaud, plus riche. On sent que des barrières se brisent. Qu'il y a rupture dans une société glacée, polluée. J'aimerais installer des micros écouteurs un peu partout, au bistrot, sous le lit, à l'atelier, au bureau à la porte de l'usine, dans la bouche qui embrasse, un micro sur toutes les lèvres qui retransmette à tous par d'autres petits récepteurs que chacun aurait la parole des hommes. La vraie communication, en soi, est révolutionnaire. Parler, c'est déjà condamner, critiquer, estimer sa propre vie ou celle des autres, la découvrir aussi avec la

conversation qui s'échauffe. Je ne parle pas de ces paroles tronquées, cisailées, censurées en stéréotypes que le système laisse passer. De ces « témoignages » écœurants dont la télévision ou la presse nous gavent. Car la Grande Société se défend contre une expression qu'elle sait subversive : le silence est de rigueur, dans la classe de lycée comme à l'atelier où les machines font plus de bruit que les hommes. Défendu de s'attrouper dans la rue, d'écrire sur un mur, de parler trop fort à son père pour la seule raison qu'il est plus âgé.

Où la femme qui doit écouter béate les conneries que peut lui débiter le mâle sans oser avancer son mot. La bourgeoisie patronale possède tous les moyens d'information. Il nous reste donc à nous faufiler comme un espion entre deux haies de flics de toutes natures pour chercher à engager ces discussions interdites et à en rendre compte publiquement.

« L'enquêteur » bien entendu ne peut être neutre. Il n'y a pas d'instrument neutre. Mais pour verser dans le bouquin des flots de paroles enregistrées pendant des mois, souvent extirpées d'hommes qui n'avaient jusqu'alors d'autres interlocuteurs qu'eux-mêmes, et encore, mon engagement était simple : écouter jusqu'au bout. Alors l'enquête prend tout son sens. Car jusqu'au bout, cela veut dire qu'on ne se contente pas des premières réponses et qu'on accepte toutes les réponses même s'il y en a une qui ne font pas plaisir. Qu'on situe aussi le cadre de la discussion, l'usine, le physique, les conditions, que s'il le faut, on éclaire le contexte avec de la documentation qu'on a cherchée. Alors, on voit mieux avec qui et pourquoi on va lutter, on découvre les cicatrices et les tumeurs, on ne parle plus « Révolution » avec des stéréotypes, des idées toutes faites, des affirmations triomphalistes mais avec toute la force explosive que la parole représente quand l'imaginaire et le réel vécu quotidiennement se fondent dans les mots.

Philippe GAVI.

Caterpillar

A Caterpillar, 8 jours de grève, 4 jours d'occupation de l'usine par les travailleurs. Résultat : 5 licenciés, la reprise du travail par vagues successives, l'écœurement, l'amertume de la défaite. Entre 250 et 300 F de perte de salaire pour chaque gréviste. Alors pourquoi en parler, eh bien, parce que les échecs ça existe et si on met un mouchoir dessus on se demande comment on pourra transformer la situation.

Et pourtant, c'était bien parti le lundi. Tout le monde avait le moral. La C.G.T. propose 3 heures de grève par équipe. Les ouvriers, en assemblée, veulent la grève illimitée et l'occupation du parc de l'expédition des bulldozers où sont entreposés les stocks.

La C.G.T. est poussée au cul en assemblée générale. Elle fait mine d'accueillir et prend en main la lutte pour mieux l'étouffer.

Les réunions du comité de grève deviennent bientôt des réunions du syndicat. Tous les opposants sont éliminés. Un ouvrier gauchiste a été dénoncé par 20 000 tracts sur la région par la C.G.T. Il est parmi les licenciés, motif : « dénoncé par le syndicat majoritaire, il ne peut faire partie de notre entreprise ».

Le « comité de grève » passe son temps à négocier ; l'occupation est passive, les ouvriers sont considérés comme des moutons, on ne leur demande jamais leur avis. Par contre, les délégués sont des « spécialistes » de la lutte. Les syndicats font croire que les délégués sont ceux qui « savent » lutter, ceux qui « peuvent » négocier. La lutte est secondaire, ce qui est important c'est la négociation.

La direction attaque en procès une trentaine de travailleurs. Quelques délégués sont mis à pied.

Assemblée générale des occupants : le permanent C.G.T. fait un long discours, fait voter plusieurs fois les travailleurs pour l'arrêt de l'occupation. Si on continue, les C.R.S. vont arriver ; n'oubliez pas les femmes et les enfants, et puis les copains qui passent devant la justice car vous savez l'occupation, c'est illégal. Écœurement général. L'occupation est levée.

Au départ on se battait pour les 20 minutes, maintenant c'est pour réintégrer les licenciés. En effet, non seulement elle marque un point avec l'arrêt de l'occupation mais en plus elle licencie 23 ouvriers, mêlant habilement les « meneurs gauchistes » et les délégués syndicaux. La lutte devient défensive. Les syndicats font faire une manifestation en ville, devant l'inspection du travail et la chambre patronale pour « protester » et « demander » la réintégration des licenciés.

Le lendemain, la direction reprend 18 travailleurs ; 5 travailleurs restent licenciés (parmi les plus contestataires). Les ouvriers qui étaient encore en grève reprennent le travail, écœurés.

LES LEÇONS :

Les Assemblées générales des ouvriers, les syndicats n'aiment pas ça. L'initiative n'est plus contrôlée et programmée à l'avance ; ceux qui ne savent pas, la masse, peut prendre de court les délégués, les spécialistes de lutte des classes.

On ne veut plus être représentatif de quelqu'un, on préfère que ce quelqu'un se présente lui-même.

C'est ce que nous ferons à Caterpillar.

LES BISCOTTES NE FERONT PAS LA LOI

PAIN SANDWICH Jacquet



OFFRES D'EMPLOIS
26 - 5,98 - 31,98
Recherchez les OUVRIERS
SANS QUALIFICATION
Formation assurée
Travail agréable
de 6 heures à 14 heures
de 14 heures à 22 heures
Aventures divers - Cantine
Mutuelle, Primes - Ancienneté
Vie d'atelier - Poste transport
Présentez-vous
PAIN JACQUET
2, P. de Pontoise, 95-Bezons
Téléphone : 94875-50

Petite annonce entièrement mensongère : ni formation, ni cantine, ni primes, ni transports.

ON A DECIDE D'ALLER VOIR NOUS-MEMES.

Au bout de quelques jours, on passe à l'action, ayant compris les énormes possibilités de révolte dans une usine comme celle-ci.

MERCREDI, FIN DE MATINEE : UNE COPINE S'ASSEOIT AU BOUT DE LA CHAÎNE.

Elle ne tenait plus sur ses jambes. Sa voisine lui dit immédiatement :

« Tu es folle, tu vas te faire disputer par la chef. Tu n'es pas payée pour travailler assise ! »

3,70 F de l'heure (plus 0,30 F de « prime de qualité »), 8 heures debout sans pause (le samedi, 6 heures), si on veut aller pisser, il faut se faire remplacer par une voisine, et on ose s'asseoir !

Ça ne va pas, non ? Dans la grande famille Jacquet, ce qui compte c'est les biscottes, pas les ouvrières. La maman-chef (soi-disant « déléguée du personnel »), qui écoute avec tant d'intérêt nos petits malheurs dans la vie quotidienne, nous rappelle à chaque instant que nos biscottes doivent être triées, nos paquets bien rangés, notre production augmentée, pour que tout aille bien.

Autrement, on est le loup dans la bergerie, la paresseuse qui gâche le métier, celle qui fait des histoires quand tout le monde s'entend si bien, celle qui est malhonnête au point de mettre des biscottes abimées dans les boîtes, celle qui refuse de faire des heures supplémentaires (de 6 heures à 16 heures chaque jour), enfin celle qui brise l'ambiance familiale. L'usine, c'est notre vie :

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse quand je sors de l'usine à 14h ? Alors je reste jusqu'à 18 h, ça me fait de l'argent, au-

trement on ne gagne pas de quoi vivre. »

« Le travail, je le fais bien, pourquoi tu ne le ferais pas ? »

« D'ailleurs, si ça ne te plaît pas, tu n'as qu'à t'en aller. »

.. nous disent nos voisines quand on trouve les cadences abrutissantes, intenable (un long tapis défile, infini, de biscottes à trier).

Et puis, si on laisse un paquet mal fermé, elles vont le dire à la chef, ou le remplacent et font notre travail à notre place.

10 MINUTES PLUS TARD, LA CHEF ARRIVE :

« Vous ne pouvez pas rester assise, et puis quoi encore ? »

La copine se relève en protestant qu'assise elle fait exactement le même travail que debout. Elle se rassemble un peu plus tard, bientôt imitée par deux ouvrières qui prennent des tabourets qui traînent.

Des varices inutiles : tout le travail peut se faire (et se faisait autrefois) assis. Les doigts abîmés, les douleurs aux reins, les nausées... Et les cadences, les cadences impossibles. Les anciennes ont souvent des planques — un travail moins pénible — les nouvelles ne restent pas plus de 3 semaines, souvent deux jours.

Au bord de la crise de nerfs, nageant dans les paquets qui tombent sans arrêt, une copine arrête la chaîne : « Je ne suis pas une machine ». La chef s'écrase encore une fois et ralentit la chaîne. Ça ne s'est jamais vu. D'habitude on devient une machine, c'est tout.

JEUDI

Un tract fait par les copines dit tout haut ce que toutes les ouvrières pensent tout bas : les salaires les plus bas de la région, le travail, pas de pause, les heures supplémentaires (jusqu'à 16 heures par jour).

Tout ça c'est illégal, bien sûr, mais l'inspecteur du travail fait depuis 10 ans des faveurs à Jacquet et ne met jamais les pieds dans l'usine.

Tout le monde discute. Nous voulons toute une pause, à part quelques fayots. C'est un minimum. A 10 heures, nous sommes 4 à arrêter de travailler, mais les ouvrières disent : on est d'accord, même si on n'ose pas arrêter la chaîne. La chef est affolée.

Toute la matinée, on sabote la production :

— on ralentit à un endroit, les « déchets » (biscottes écrasées malencontreusement...) s'entassent bientôt dans tout l'atelier.

— au bout de la chaîne, il n'y a plus de travail, l'ambiance change, c'est un peu les vacances, plus de cadences.

— la production diminue de 40 %.

— plus personne ne relève quand des biscottes abimées passent dans la machine.

Ce n'est plus la grande famille calme et paisible. Des fayots piquent des crises de nerfs : ça ne va plus. Enfin solidaires, des ouvrières discutent entre elles, rigolent. La chef se fait engueuler, pour une fois. Dans une usine où il n'y a pas de délégués, chacune se sent responsable de la lutte directement, discute, donne son avis, ose ou n'ose pas. Et si la révolte éclate, il n'y a pas — comme nous l'avons vu dans d'autres usines — de délégués syndicaux pour aller négocier à notre place, récupérer le mouvement, l'arrêter dès que possible. On est tranquille. Une ouvrière de 45 ans propose d'aller toutes ensemble à 14 h dans le bureau du patron réclamer une pause.

VENDREDI

Les chefs annoncent officiellement : vous aurez une pause d'un quart d'heure, une salle et des chaises.

Mais surtout : une ouvrière excédée par les cadences poussées au maximum pour rattraper le temps perdu, arrête à nouveau la chaîne : « JE NE SUIS PAS UNE MACHINE ».

TOUT PEUT CHANGER AU PAIN JACQUET, A BEZONS.

Dans la Manche

UNE RELIGIEUSE AURAIT DÉTOURNÉ PLUS DE 200 000 F

autocollants

95
25.1
73.25.04
16.50
page de
50
25.04
3.50
il est
très f
naiso
mes pol
0.42
38.22
2.00
0.42
34.74
57.00
IL
onnés,
0
8.82
52
1.59.01
33.00
4
12.20
28.
ps côtés
ment re
0
0.10
52
6.02.52
33.00
4
12.3
28.
n plines pe
ps tenues un
Prix 1
col Claudin
poux dont
boulure moll
CIA
ANDI
ILL
41
30.34 11.30
cosse pour l
isé
siste
S
concoils, vo
me une am
t et vous
tre intérieur
dre 4 timb



DE LA PAROLE A LA LUTTE

« TOUT » : Une nouvelle attitude politique : reprendre la parole dans les usines ; si la démocratie s'épanouit, la lutte s'épanouira !
On baigne dans la glu ; on est manipulé ; on est enrégimenté ; le syndicat pour le beefsteak, le Club Méditerranée pour la liberté.
On n'a pas seulement la bourgeoisie bien en face, ses flics et ses Premiers ministres ; on est dans la bourgeoisie jusqu'au cou.
Pour se dégager de ce pouvoir féroce et manipulateur il faut libérer la parole, la créativité, l'initiative et la lutte. Et un jour, la politique et le bonheur seront deux choses confondues.
Dans l'usine, tout nous échappe ; nos propres luttes nous échappent, récupérées par les « pseudo-communistes » ou programmées dans une stratégie pré-établie par le groupe X ou Z. La pire chose qui est arrivée au peuple noir, dit à peu près Cleaver (un dirigeant du Parti des Panthères noires), c'est qu'il était opprimé comme ça n'est pas possible et qu'il ne savait pas pourquoi !
Tais-toi : tu ne sais pas, Séguy lui, il sait. Séguy ne sait pas bien mais Krivine sait mieux, répond la Ligue communiste.
Ca suffit d'être étranger à nos luttes ! Et les ouvriers, là-dedans ?
Eh ! Les ouvriers dernièrement, à la Fiat de Turin, étaient douze mille à manifester aux cris de : « Agnelli, l'Indochine est dans ton usine ».

« LE MEILLEUR MOYEN DE LES EMMERDER ! »

Face à cet avenir bouché, reprendre le travail tout bêtement, c'est impossible. « Rien de plus triste qu'un lendemain de grève ». Il ne faut pas que tout reprenne comme avant. Les 300 filles de l'expédition qui avaient refusé de rentrer décident que « le meilleur moyen de les emmerder » c'est de bloquer la chaîne plusieurs fois dans la journée. Elles refusent aussi de faire des heures supplémentaires le samedi pour rattraper les heures de grève non payées.
Même si les chefs les accueillent mal, elles les obligent à se reprendre : devant le refus d'une ouvrière à un ordre : « asseyez-vous ! », la chef se ravise : « asseyez-vous, s'il vous plaît ».
Même si c'est triste, une reprise, quelque chose de nouveau est né dans la grève :
« En nous il y a l'espoir, l'espoir de changer quelque chose de ce monde dégueulasse ; les revendications sont posées... NOUS AGIRONS ! »

Camarades, avec vous on va s'organiser.

LES « REDOUTABLES »

Les filles des mines, résolues, furent le noyau dur de la grève. Pourtant, pour beaucoup, les syndicats, la politique, les maos ne les intéressent pas :
« Les syndicats, je préfère ne pas en parler, c'est trop fort pour moi, je dirai des bêtises ».
« Les maoïstes, je ne sais pas ce que c'est, je crois que c'est des étudiants ».
La plupart ne sont pas syndiqués. Elles se sont battues de toutes leurs forces car c'était souvent leur premier combat après mai 68, brisant un peu les mesquineries, les divisions habituelles.
La grève a changé aussi des choses dans leur vie quotidienne :
« Pendant la grève, l'ambiance a changé à la maison. Je me sens mieux avec mes parents », dit l'une. L'autre avoue :
« Nous, les parents nous poussaient à reprendre, ils nous coupaient l'argent de poche, mais on a continué ».
Si elles n'ont pas compris le démarrage de la lutte, elles ont lutté courageusement :
« Quand j'ai été licenciée, je n'ai rien dit car j'étais contente de m'en aller de cet enfer ; je regrette quand même car j'aurais pu mettre la pagaie ».
A part La Redoute, la vie est limitée ; les loisirs se réduisent à la télé et au bal du samedi en Belgique, car c'est plus libre et moins cher :
« Le dimanche, on ne peut pas y aller, car on travaille le lundi matin et les parents ne nous laissent pas sortir ».
« Moi, je m'abrutis le dimanche pour oublier, je vais dans les boîtes, et les lundi je suis toujours aussi crevée ».
Le seul avenir est le mariage... comme partout... les gosses à élever... Avant le mariage, on ne s'aventure pas trop.
Pour les garçons, le bal, c'est aussi la bagarre, entre bandes, ou contre les flics.

Choses dont vous rêvez... offrez-les vous !

PTIX 46.50
G Légèreté et souplesse du voile.
EXTRAIT DU TRACT C.F.D.T. :
« — en s'unissant dans les ateliers et services pour que les cadences inhumaines baissent.
— en faisant front collectivement à l'autorité abusive de certains chefs.
H — en dénonçant toute forme de racisme et d'exploitation de salariés considérés trop souvent comme des machines à produire. »

Je passe à la télé, le lendemain...



...vidé !

Invité par Mendès-France, pour m'exprimer sur le thème : « les jeunes et la politique ». Le lendemain, quinzième jour d'essai à l'ALSTHOM-Colombes. Nous avions fait grève pour soutenir un camarade licencié trois jours auparavant, et pour l'augmentation des salaires non hiérarchisée : 50 centimes pour les OS, 30 centimes pour les O.P.
Le lendemain, le chef du personnel m'appelle et me dit : « Votre compte est prêt ». Je lui demande pourquoi. Il ne peut me répondre. Mais le jour de la grève, le chef du personnel vint faire la morale à un ouvrier pour qu'il reprenne le travail : « Vous savez, dans l'usine, il y a 2 meneurs ; ce ne sont pas des communistes, ce sont des maoïstes ».

teur et je démissionne. » Reprenant tous à leur compte les coupages et les sabotages, ouvriers et étudiants ont cassé la production. Les voitures repassant une seconde fois sur la chaîne pour refaire ce qui n'allait pas, les gars installés dans les fauteuils se reposaient et rigolaient. Bilan d'une bonne journée : cinq voitures de sorties définitivement sur cent quarante !

LES CON-FEDERATIONS

Pendant que les gars bossent comme des fous, C.G.T. et indépendants se renvoient la balle à propos de leur gestion respective du comité d'entreprise. Depuis juillet, ce sont les indépendants qui parlent avec le patron, organisant la police dans l'usine. Lorsque deux cents camarades de l'usine Saint-Charles se sont arrêtés spontanément il y a quinze jours, la C.F.T. est accourue en force pour menacer et faire reprendre le travail.
Pour illustrer cette nouvelle politique, elle placarde dans tous les restaurants des affiches interdisant : « Toute propagande religieuse, politique ou syndicale, pour le repos des travailleurs ».

Dans la Manche
UNE RELIGIEUSE AURAIT DÉTOURNÉ PLUS DE 200 000 F

Si on parle tant de la Fiat, c'est parce que c'est une des usines d'Europe où la contestation est la plus radicale et la plus avancée. On voudrait donc assimiler cet exemple pour notre propre lutte. Ceci dit il faut aussi connaître les différences qui ont permis un développement plus rapide de l'autonomie prolétarienne en Italie.
émigrés de l'intérieur (du sud de l'Italie) — ils sont Italiens, le danger de l'expulsion n'existe pas.
2. La profonde tradition antifasciste a créé un langage commun ouvrier-étudiant, l'ouvrierisme n'a pas la force que lui donne le P. « C. » F. en France.
3. Le P. « C. » I., le syndicalisme sont moins forts dans les usines italiennes qu'en France.

Ca n'est pas arrivé tout seul. Le développement de mouvements autonomes de la classe ouvrière a été la seule façon d'écraser les pseudo-communistes du P.C.I. — et ces mouvements autonomes ne sont pas tombés du ciel : ils ont été possibles parce que tout a été fait pour que la classe ouvrière reprenne la parole ; toute la parole. Depuis deux ans, des assemblées générales se tiennent tous les jours devant les usines ; dans ces réunions, il est fréquent de voir tous les ouvriers présents s'exprimer. Enfin, « Lotta continua » a alimenté le débat et la lutte d'au moins un tract par jour.
Ainsi, aujourd'hui, à l'intérieur de l'usine Fiat, les graffitis sont presque aussi nombreux qu'à la faculté de Nanterre (pour ceux qui ne connaissent pas : il n'y a plus de place sur les murs de Nanterre). C'est pourquoi en ce moment quand il y a une lutte, la revendication est perçue comme un simple prétexte, l'objet réel de toute lutte, c'est la destruction de l'organisation capitaliste du travail qui coupe les hommes-têtes des hommes-bras en deux mondes inconciliables.
On a connu ça en Mai. On se rappelle le 22 mars 68. C'était le lien de la parole libérée. La parole et la lutte se nourrissent l'une l'autre. Sans la parole, la lutte ne pouvait libérer l'initiative de tous.
Si on ne mène pas la bataille de la reconquête de la parole, de la démocratie prolétarienne, il ne se passera rien de décisif dans les usines.

Comment développer la démocratie de masse, qui permettra de faire surgir les avant-garde de masse existant potentiellement.
Depuis la rentrée nous essayons, à Billancourt, d'assurer une présence constante, des discussions à la porte, autour d'affiches, de prises de paroles, de la diffusion du journal. Nous essayons de briser le style « parade » des gauchistes et au contraire de nous fonder (consciemment) à la masse des ouvriers ; de faire des réunions courtes à la sortie avec des camarades de l'intérieur ; d'essayer de répercuter sur l'ensemble les luttes partielles qui se mènent dans tel ou tel atelier ; d'aller dans les foyers de travailleurs émigrés pour lier la lutte pour la dignité dans la vie à la même lutte dans l'usine etc.
Une campagne de soutien à la révolution palestinienne a permis d'effectuer une percée relative car les travailleurs étaient mobilisés ; là par exemple la diffusion massive d'affichettes a permis que chacun fasse quelque chose, discute avec les copains, quitte sa passivité.
Le problème est toujours de transformer la sympathie en initiative de chacun, en participation de tous, bref de transformer les meetings en assemblées générales.
La base du travail révolutionnaire pour l'éveil du peuple, c'est la démocratie, toute la démocratie, tous les moyens de la démocratie, tous les lieux de la démocratie.
Les usines sont pleines d'ouvriers qui contestent la hiérarchie et le travail. Il faut aider à ce qu'ils s'emparent de tous les moyens de la parole (affichettes, affiches murales, panneaux, musique, théâtre, meetings, assemblées générales), et de tous les lieux de la parole, dans l'usine, devant les portes, dans le métro, dans les foyers, les cités, les H.L.M., les marchés.
La lutte continue, ininterrompue est l'élément dirigeant du travail. Démocratie et lutte ininterrompue doivent être indissolublement liées.

Il nous faut une tactique de développement de la démocratie prolétarienne. Pour cela deux méthodes :
1. — aider au décloisonnement ;
2. — développer la contestation au sein de la revendication.
1. Décloisonner c'est lier l'atelier à l'atelier, l'atelier à l'usine, l'usine au foyer, au transport, à la critique de la publicité et de l'intox, l'usine à la vie d'ensemble, la vie d'ensemble aux mouvements de révolte et de transformation aux révolutions dans le monde entier.
2. Développer la contestation au sein des luttes revendicatives c'est avancer constamment des mots d'ordre tactiques d'élargissement des luttes ce qui permet d'unir la gauche des ouvriers, radicalement contestataire, à l'ensemble par exemple en luttant pour des augmentations de salaires non hiérarchiques.
Les mouvements de lutte de la classe ouvrière les plus avancés d'Europe, comme Force des Mineurs (Belgique) et Lotta continua (Italie) ont tous des programmes revendicatifs, certains camarades parlent abstraitement de la révolte, ils l'oublient.

Qui est pour, qui est contre l'initiative autonome des masses ?
A notre époque la poursuite de la domination du capitalisme ou des pseudo-communistes se résume au fond à une seule question : « Travaillez, nous faisons le reste ». Ceci se reflète chez les gauchistes : « Adhérez, nous avons le reste ». Or qui est pour, qui est contre l'initiative autonome des gens, voilà la grande ligne de démarcation. Elle passe dans tous les groupes, dans la tête de chacun de nous.
Ce qui, aujourd'hui est juste, indispensable (sans cela il n'y aura rien de solide), c'est tout ce qui libère la créativité populaire au cours des luttes. C'est cela qui redonne le goût pour se battre et enracine l'espoir révolutionnaire. Et si la bourgeoisie tente de nous empêcher de parler, c'est qu'elle a moins peur de ce qu'on dit, qui est souvent si abstrait, que de la contagion de la parole, qui elle est décisive.
Organisons-nous pour reprendre la parole partout ! Surtout !
Les armes de la critique massivement diffusées préparent la critique de masse les armes à la main.
Roland CASTRO.

UNE VOITURE VA NAÎTRE ENTRE VOS MAINS JEUNES GENS
CITROEN
en JUILLET ou SEPTEMBRE
SUR MACHINE OU AU MONTAGE

CITROEN

ÉTUDIANTS-OUVRIERS UN MELANGE

PREMIER CONTACT AVEC LA CHAÎNE

CITROEN, UN TOUT PETIT NANTERRE DANS TON USINE !

banque de chance pour l'agent directeur : un des premiers ouvrier rencontré sur la chaîne : un Français : « On a rien à fouler du boulot, la qualité on s'en batte, il faut qu'il y ait des chocs, emmerde le patron. » C'est ce tout le monde pense du boulot complètement parcellisé dont la présence fait parler la sueur sur visages et oblige à courir sans

Les étudiants ont, en général, rejeté le piège des « bonnes relations » avec la maîtrise qui voulait les ménager spécialement et ont cherché la discussion avec les travailleurs, brisant leur image de privilégiés. Au cours du boulot, les copains n'ont pas manqué une occasion pour se lier aux travailleurs

VEGU A AMMAN.

Depuis la crise de juin, et surtout depuis le plan Rogers, la Résistance palestinienne savait que l'affrontement était imminent et elle s'y préparait. Déjà, les gens s'étaient rendus compte que Hussein n'était pas avec eux. Ils ne voulaient pas de cet affrontement et répétaient inlassablement : « Ce que nous voulons, c'est libérer la Palestine ; mais si certains nous en empêchent, nous les balayons ». Et depuis que Hussein s'était démasqué, les milices populaires s'étaient développées, l'entraînement militaire s'était accéléré.

Trois semaines avant le 17 septembre, les provocations de l'armée jordanienne se multipliaient. La milice était en état d'alerte, mais avait l'ordre de ne pas attaquer, refusant de tomber dans des provocations.

Mais Hussein décida d'en finir, et le 16, il décréta son gouvernement militaire fasciste : c'est la déclaration de guerre ! Tout le monde est prêt ; d'autant plus que nous avons pu voir ce jour-là, au bureau d'information du Fath le message qu'avait envoyé un officier (palestinien) de l'armée jordanienne prévenant les organisations de l'heure à laquelle était prévue l'attaque de l'armée, le lendemain.

Effectivement, le 17, à 5 heures du matin, on entend le canon tirer...

Pendant deux jours, l'armée qui avait pénétré dans Amman va se faire repousser. Elle restera autour d'Amman et sur une partie de deux collines de la ville. Tout le temps, inlassablement, elle essaiera de faire des percées dans la ville pour l'occuper un peu plus ; mais toujours, elle sera repoussée.

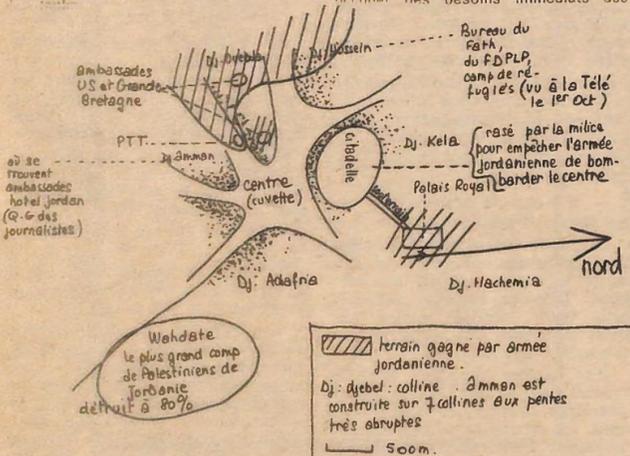
QUELS SONT DONC LES ATOUTS DES PALESTINIENS

LA FAIBLESSE DE L'ENNEMI : C'était un combat bien singulier. D'habitude, les armées classiques, quand elles envoient les tanks, les font suivre de l'artillerie ; mais là, pas d'artillerie ; parce que l'artillerie, c'est plus de 50 % de Palestiniens. Nous avons pu voir que ce corps était cantonné sans aucune information dans des casernes, beaucoup plus inquiet de ses familles et de ses maisons que du sort du roi Hussein. On ne les a pas fait sortir de leur caserne, car on savait qu'ils ne tireraient pas contre leurs frères.

Il n'y avait donc que les tanks. Les miliciens les laissaient pénétrer dans un endroit, en les freinant par des petites barricades ; puis, une fois à l'intérieur, de tous les côtés, les chars étaient attaqués ; ou ils sautaient, ou ils s'enfuyaient ; mais le terrain restait à la milice.

LA MOBILITE : L'armée jordanienne croyait qu'elle avait plus de combattants en face d'elle ; ça tirait de partout, presque en même temps. Elle pouvait croire à attaquer à vingt tireurs, lorsqu'il y en avait huit ou neuf... qui changeaient de place, harcelaient sous différents angles. Quand les blindés essayaient de pénétrer dans Amman, les fedayins se cachaient dans les rues latérales et en ressortaient rapidement pour contre-attaquer.

LA NUIT EST A LA MILICE : A ce moment, non seulement elle pouvait aider les familles à enterrer leurs morts, à évacuer les blessés, non seulement elle se reposait et expliquait ce qui se passait ; mais encore c'était le moment de prendre l'initiative militaire. Alors que le monde de se planquer car les nerfs de Hussein tiraient sur tout ce qui bougeait, la nuit on pouvait sortir ; les miliciens se faufilaient et pouvaient attaquer les forces de l'ennemi, en particulier, faire sauter des casernes.



Sur une des collines populaires d'Amman, les blindés rentraient tous les ours ; à la tombée de la nuit, ils bombardaient féroce tout ce qu'ils pouvaient bombarder, mais ne passaient jamais la nuit, ils se retiraient aux portes de la ville.

LA BOUCHERIE : Devant sa relative impuissance à occuper le terrain, l'armée jordanienne a tout de suite choisi la massacre. Elle bombardait tout, absolument tout : les quartiers populaires d'Amman ont été détruits à 80 % ; les quartiers où s'entassaient palestiniens et jordaniens ont été bombardés et mitraillés sans relâche. Dès que quelque chose bougeait, ils tiraient. Il y a l'histoire de ce jeune homme qui sortait d'une maison en hurlant : « Je ne suis pas un fedayin », et tué presque à bout portant. Des bédoïns cassaient les doigts de tous les hommes et même des enfants pour qu'ils ne puissent pas tirer ; quand ce n'est pas l'irruption de bouchers massacrant à la hache trois cents gosses dans un hôpital. Car rien, absolument rien n'est épargné, pas même les hôpitaux. Un milicien qui passe dans une rue, et c'est cinq maisons qui sautent !

DE NOUVEAUX CHANTS DE GUERRE : Pendant tous les combats, ce sont les civils qui ont le plus souffert ; mais ce qui a été le plus frappant, le plus extraordinaire, c'est que ces gens qui perdaient non seulement le peu de choses qu'ils possédaient, mais encore parfois trois ou quatre membres de leur famille, ces gens sortaient des décombres de leur maison bombardée en criant : « Allah est plus grand que Hussein ! Révolution jusqu'à la victoire ! » ; Dans l'abri où nous avons passé 24 heures, alors qu'on tirait au-dessus de nous, les gens inventaient de nouveaux chants de guerre. Des gosses d'une dizaine d'années rampaient vers les chars pour couper leurs lignes téléphoniques, armés seulement de ficelles, de couteaux et de cocktails Molotov... et y arrivaient ! A Irbid, l'armée jordanienne avait mis devant ses tanks des femmes et des enfants pris au hasard dans la ville pour empêcher que les miliciens ne tirent sur leurs blindés. Ces femmes et enfants hurlaient au fedayin de tirer quand même (ils n'ont pas tiré). Jamais, à aucun moment, alors que des gens crevaient de faim, dans les rues d'Amman ou ailleurs, les quelques vivres n'ont été vendus au marché noir.

Au début des affrontements, beaucoup de gens disaient encore : « Ce n'est pas possible, ça ne peut pas durer ». C'est vrai aussi qu'il y avait des gémissements et des pleurs, mais jamais, ça ne l'a emporté sur la rage à vaincre et à se défendre. Ce n'est maintenant plus une phrase abstraite pour nous que d'entendre dire : « Un homme qui tombe, ramassez son fusil ! »

Quand nous sommes partis d'Amman 36 heures avant le cessez-le-feu, malgré les morts, les massacres, la fatigue et la faim, les gens étaient déterminés à continuer, s'il le fallait. Ils ne demandaient pas de répit. Une vieille femme nous a dit : « Au Vietnam, cela fait bien 25 ans qu'ils résistent ; nous aussi, nous résisterons jusqu'à la mort ; nous n'avons rien à perdre » ; et dans le centre d'Amman, une importante livraison d'armes était distribuée à la population.

Cela pouvait durer longtemps, mais le cessez-le-feu est intervenu. Contrairement à ce qu'a voulu faire entendre la presse, il n'y a pas eu de défaite militaire des miliciens et fedayin. Il n'y a pas eu de victoire militaire, non plus, c'est vrai. Mais le plus important, c'est la victoire politique des Palestiniens. Hussein est complètement isolé, bafoué par tous les chefs d'Etat arabes contraints à le renier sous la pression du peuple. Plus importante encore est la répercussion parmi les masses arabes.

UN NOUVEAU KARAME : En effet, les Palestiniens disent de cet affrontement que c'est un nouveau Karame, c'est la bataille qui opposa 400 commandos palestiniens à presque 2.000 Israéliens en mars 1968. Les Palestiniens ne reculèrent pas et ce fait fut déterminant car il montra aux masses palestiniennes qu'on pouvait tenir face aux Sionistes. A la suite de cette bataille, les Palestiniens en masse se rallièrent à la Révolution palestinienne. Les derniers affrontements ont montré clairement à la population des pays arabes qu'on pouvait tenir aussi devant l'armée des gouvernements arabes. Maintenant, il n'y a plus seulement les Palestiniens et les Jordaniens qui croient à la Résistance mais aussi le million de Syriens qui ont manifesté à Damas, les dizaines de milliers de Libanais qui ont défilé à Beyrouth, et plus important encore, les Palestiniens de Cisjordanie qui ont pris conscience de la nature réelle de Hussein, du plan Rogers et de tous les complots qui se tramaient contre eux.

Mais les Palestiniens savent que ce n'est pas terminé. Le cessez-le-feu n'a été que la signature d'une trêve qui a deux buts :

— L'un n'est que tactique, il doit permettre à la Révolution de se préparer des besoins immédiats.

— L'autre, c'est à long terme, de s'appuyer sur la mobilisation des gens dans les pays arabes pour la transformer en une force politique et militaire ; et cela surtout en Cisjordanie où les Palestiniens, auparavant très favorables au roi Hussein et au plan Rogers, ont, pendant les dix jours de combat, manifesté leur colère à Gaza, Jérusalem et Naplouse... Il s'agit maintenant de transformer ça en une force capable d'asséner des coups constants au sionisme, de l'intérieur.

LES POSITIONS SONT, MAINTENANT, CLAIRES :

LES MASSES ARABES ATTENDENT HUSSEIN AU TOURNANT DU CESSEZ-LE-FEU !



COMMENT ILS S'ORGANISENT

« Ça n'est généralement pas très convenant de parler « complot impérialiste » comme ça. Mais sur le génocide palestinien, la réalité dépasse la fiction : dans « Le Figaro », Desjardins, journaliste pourtant peu inventif, raconte :

— Que juste avant le début de l'attaque de l'armée jordanienne, un haut diplomate Américain a été reçu par Hussein.

— Que ce haut diplomate lui a affirmé : « Si vous faites vite, si vous écrasez les Palestiniens en 48 heures, personne n'interviendra. Pas nous, bien sûr. Pas Moscou non plus, on en a reçu l'assurance. Pas les pays arabes, on les a vus, ils sont d'accord. »

La conversation a été rapportée par un diplomate arabe qui y a assisté, et qui a causé.

Les chefs d'Etats arabes ont mis quinze jours à « s'apercevoir » du génocide...



Nous donnons ici quelques extraits de l'article du camarade Mao Tsé-Toung sur les négociations de Tchongking (article écrit en 1945, pour expliquer au peuple chinois la nécessité d'un compromis temporaire avec Tchang Kai Tchék). L'article entier se trouve dans le tome 4 des œuvres complètes.

« En ce monde, les choses sont complexes et beaucoup de facteurs les déterminent. Il nous faut examiner un problème sous ses différents aspects, et non sous un seul... »

« La manière de « riposter du tac au tac » dépend de la situation. Parfois,

APPEL AUX JUIFS.

Oh ! les Juifs, qu'est-ce qui vous arrive ? Pourquoi vous bombez le torse, pourquoi ces épaules redressées et ce sourire narquois ? De la rue des Rosiers à Belleville en passant par la rue de la Pompe, vous êtes là, tous fiers et contents. Oy ! oy ! oy ! qu'est-ce qui se passe ?

VOUS RIEZ PARCE QUE LES ARABES se battent entre eux, parce que Nasser est mort ? C'est vraiment des primitifs ces gens-là, n'est-ce pas : « même pas capables de s'entendre tous ensemble et quel sens du théâtre. Tout juste bons à s'entretenir et quelle sauvagerie ! vous avez vu ces femmes et ces enfants égorgés dans un hôpital ? les camps de réfugiés bombardés et les enfants hein ! les enfants, vous avez vu ce qu'ils en font : un cocktail Molotov dans

chaque main, ils les poussent vers les chars. Oy ! oy ! boubale (1), ce sont vraiment des parents indignes. Remarquez de toute manière, ça ne m'étonne pas de ces gens-là. Tous feignants et rusés et cruels en plus. Vous avez vu comment ça se passe dans leur pays ? C'est pas pour rien qu'ils émigrent tous en France et Belgique, incapables de se débrouiller tout seuls. Et d'ailleurs, on l'a bien vu en Israël. On a plus fait en 20 ans que eux en 2.000 : des oranges maintenant ils proussent dans le désert ! »

Oh ! les Juifs, vous vous rendez compte qu'on est en train de vous avoir ? Que vous servez de caution morale à de grandes puissances impérialistes et qu'on va se servir de vous avec le tour de passe-passe habituel : pensez donc, Israël c'est le pays des réfugiés, des camps de la mort et les fédératifs veulent le détruire, quelle honte ! Vous parmi les plus opprimés, vous allez jouer le sinistre rôle de l'opresseur. Vous vous rendez compte que vous devriez être les derniers à vous réjouir et les premiers à vous indigner du sort qui est fait au peuple palestinien. Vous ne pensez pas que les enfants juifs du ghetto de Varsovie qui ont pris les armes et les cocktails Molotov (tiens, justement !) contre les nazis se sont battus aussi pour les enfants palestiniens ? Vous ne trouvez pas que les revêtus du camp de Tréblinka ressemblent étrangement aux réfugiés du camp de Wahdate qui se battent contre l'encerclement des impérialistes et d'Israël réunis ?

Solution finale pour solution finale, vous ne trouvez pas que l'histoire se répète bizarrement ? Alors arrêtez de sourire et recouvrez votre identité de Juifs pour dénoncer le rôle que l'histoire veut vous faire jouer. Ou'on sache partout qu'il y avait beaucoup de jeunes Juifs parmi les combattants palestiniens, que les lycéens de Tel-Aviv se sont levés contre Mme Golda Meir quand elle a saboté le voyage de Mahum Goldman (président du congrès juif mondial) au Caire. Arrêtez de sourire et cessez de vous reconnaître en Israël.

Un mot encore pour les gauchistes. Je vous entends déjà dire : il nous refait le coup de la gauche au grand tour, celle qui est pleine de sympathie pour les Palestiniens mais qui ne veut pas qu'on touche à Israël.

Alors arrêtez cinq minutes : si vous voulez résoudre un problème un peu plus complexe que vos formules toutes faites il faudra vous mettre un peu de complexité dans la tête. Il y a rassemblés du côté de Tel-Aviv trois millions d'individus et que vous le voulez ou non ce qui les a rassemblés là c'est d'abord l'antisémitisme et ensuite le projet sioniste. L'antisémitisme producteur de Juifs. L'antisémitisme dont se sont emparés Churchill et Hertz pour justifier le sionisme, puissamment aidés par l'idéologie de la terre retrouvée. L'antisémitisme aussi nécessaire aux sociétés capitalistes que la plus-value.

Sous peine d'alimenter constamment la « bonne cause » d'Israël il faut avoir en tête toutes les données du problème.

Nous sommes tous des fedayins parce que leur cause est juste et qu'ils sont opprimés. Nous sommes tous des fedayins parce qu'ils sont seuls à détenir la solution. Leur lutte mettra fin à l'idéologie sioniste, la dernière idéologie impérialiste à fonctionner à plein. Comme le développement de la politique des Black-Panthers en alliant les couches opprimées aux U.S.A., taillera des brèches dans les bases subjectives de l'antisémitisme et donc du sionisme.

Et parce que nous ne voulons plus nous contenter d'idées toutes faites, et de schémas simplificateurs, nous sommes tous aussi des Juifs et pas Israéliens bien sûr.

Alors, j'aimerais bien, tous ensemble l'année prochaine à Jérusalem le fusil à la main. On parle ?

Pierre GAGNET.

(1) Terme yiddish affectueux pour un petit enfant.



NASSER

« Nasser vivant ! Des armes ! Libérons le Sinaï ! » C'est le cri de douleur de plusieurs millions d'Arabes aux obsèques de Gamal Abdel Nasser, président de la République Arabe Unie depuis 52 — 5 millions de gens dans les rues du Caire, mais aussi quelques milliers à l'ombre des prisons.

Une population énorme ! Et pourtant chaque cirque de bottes était un flic du Raïs.

Ce sont les contradictions vivantes incarnées par Nasser depuis 18 ans.

En 52, le roi Farouk et quelques féodaux de même embompoint dominant l'Egypte. Comme ses amis, les colonialistes français et anglais présents dans le pays, Farouk ne parle même pas l'arabe, il est haï des gens.

L'oppression du peuple, l'humiliation sont immenses, la poussée révolutionnaire se précise.

C'est dans ces conditions qu'a lieu la conspiration militaire, le coup d'Etat de Nasser, béni par les Américains trop contents d'avoir trouvé cette échappatoire à la révolte du peuple.

Nasser prend des mesures anti-féodales, et surtout, il a une personnalité, un discours de masse qui suscitent l'enthousiasme le plus fervent.

Après la nationalisation du canal de Suez, l'ampleur, le délire des manifestations sont analogues à ceux des derniers jours.

Paradoxalement, la défaite militaire de 56 porte le nassérisme à son apogée.

Au cours de la crise, les Américains ont condamné leurs alliés franco-anglais, l'Union Soviétique a soutenu l'Egypte et Nasser pendant 10 ans, va pouvoir jouer sur les deux tableaux : l'Est et l'Ouest.

Après cette longue période d'humiliation, Nasser symbolise aux yeux des masses leur propre volonté de se libérer de l'impérialisme. Pendant ces 10 années, Nasser, orateur magnifique, va mener la population arabe à travers le micro — Et le monde arabe connaît une période qu'on peut résumer ainsi :

UN PEUPLE DEFAIT, DONC VAINCU ET UN LEADER TRIOMPHANT

Les divergences entre les pays arabes semblent s'aplanir sous son influence. Nasser réalise l'unité provisoire de l'Egypte et de la Syrie au sein de la R.A.U., il soutient la Révolution Algérienne, les grandes puissances se disputent son alliance, son amitié. La stature internationale de Nasser, leader de tout le monde arabe, est incontestable et les Egyptiens lui vouent une reconnaissance et une affection sans bornes. Nasser paraît leur rendre leur identité, leur dignité nationale.

Et pourtant, vu l'utilisation systématique des cadres de l'armée, l'ampleur des moyens d'information gouvernementaux, le peuple est entièrement contrôlé, dominé, privé de toute initiative réelle.

Les gens sont résignés, ont le sentiment d'être impuissants à régler leur sort et leur avenir. De nombreux intellectuels, ingénieurs, artistes, émigrent aux Etats-Unis et au Canada.

On se réfugie dans le passé, les références aux héros glorieux de l'Egypte, pour ne pas affronter de luttes nouvelles, l'individualisme est stimulé.

Nasser empêche les masses de prendre des initiatives révolutionnaires, en se présentant comme celui qui réalise à leur place leurs aspirations anti-impérialistes et antisionistes. C'est lui qui libérera la Palestine. D'ailleurs, quand le Fath naît clandestinement, sa naissance est déjà un défi au mouvement nassérien. Il veut mobiliser le peuple, l'engager dans une lutte active, consciente, armée. Et il commence effectivement à le faire à partir de 65.

1967 est l'année décisive : les Américains ont refusé de reconduire l'accord de « gentleman-agreement » avec le régime nassérien qui durait depuis 10 ans : blé américain à l'Egypte contre la reconnaissance des frontières d'Israël et le maintien du Sinaï comme zone démilitarisée.

Nouveau jeu politico-militaire de l'impérialisme et du sionisme contre l'Egypte — Nouvelle défaite — Nouvelle humiliation des Arabes.

Décidément, on ne peut pas faire de la tactique avec le colonialisme ; pour l'abattre, il ne faut pas essayer de le tromper.

C'est la faillite, l'arrêt de l'expansion du nassérisme.

La leçon n'est pas perdue pour tout le monde ; le Fath explique : les seules idées qui ont de la valeur, sont celles qu'on défend les armes à la main. C'est aux masses de le faire.

Nasser avait asservi son pays au social-impérialisme soviétique ; c'est Kossyguine qui forme le nouveau gouvernement du Caire. Il avait accepté le plan Rogers de capitulation impérialiste. Tant qu'il a pu, il a aidé Hussein à s'en tirer. C'est pour ça que les réactionnaires versent tant de larmes de crocodiles.

Aujourd'hui, les masses arabes dans la rue retiennent l'image révolutionnaire de Nasser, elles craignent de ne pouvoir réaliser leurs aspirations sans lui.

Mais la page est tournée : avec la résistance palestinienne, c'est la révolution, les masses qui ont la parole, et déjà la légende de Nasser se nourrit de cette réalité.

PRISON DE FEMMES

Ce ne sont pas des prisons comme les autres.

Ce ne sont pas des détenus comme les autres.

Les autres, c'est-à-dire les détenus hommes, les prisons d'hommes, Fresnes, la Santé, Melun, Clairvaux.

Elles sont deux fois plus prisonnières. Prisonnières dans leurs cellules et prisonnières du carcan que la société leur a mis sur les épaules : leur condition de femmes.

Et derrière leurs barreaux, elles rebâtissent un monde d'interdits, d'envies et de rivalité, d'amour, de lutte aussi.

Elles s'aiment, elles se disputent, se battent à coups de fourchettes, se dénoncent et recommandent. Bref, elles sont mesquines, jalouses et méchantes, tout ça est bien connu.

Avant d'aller y faire un tour de cour, on sait qu'une prison de femmes, c'est spécial, que des femmes enfermées ne sont pas très jolies. On sait aussi, bien sûr, qu'un pensionnat de filles, un couvent, ou tout simplement un bureau ou un atelier de femmes c'est le même genre et qu'il faut avoir les nerfs solides pour y résister. L'image que je me faisais de la Roquette était aussi sordide.

Mais qu'est-ce qui fait de cette atmosphère de femmes entre elles, enfermées de surcroît, quelque chose d'aussi irrespirable ? Sont-elles condamnées à vivre dans un monde à part ? Quel est le rapport entre ce monde et la société dont elles sortent et où elles rentrent périodiquement ? Je suis arrivée avec tout ça dans la tête.

Ce n'est peut-être pas ce que je croyais ? A part l'aspect extérieur, à première vue, ça a changé. Tout le personnel répète qu'il y a cinq ans, les sœurs s'occupaient seules des détenues, c'était épouvantable. On m'a dit : « Maintenant c'est plus propre. » Ne pas s'y tromper, les murs sont tous toujours aussi couverts et sales, non, si c'est plus « propre », c'est que quand on les surprend « ensemble », on les sépare. Avant, il y en avait sous les escaliers, sur les escaliers, et dans les coins de la cour. C'était « dégueulasse ». Personnellement, qu'elles soient lesbiennes, je m'en foutais, je comprenais plutôt. Ce que je cherchais à m'expliquer, c'était les disputes, les rivalités et autres mesquineries. La surveillante avait bien l'air d'aimer me fouiller et on s'était fait du pied à la séance de cinéma mais c'était tout de même pas ce que je croyais.

OUI MAIS...

Maintenant je crois que, solidaires et amicales au premier contact, elles l'ont toujours été, que fondamentalement rien n'a changé : que s'il y a eu une évolution, elle concerne les formes de répression, pas les réactions des femmes.

...QUELLES SALOPES ENTRE ELLES !

Maîtresse d'école, la directrice, règne sur les disputes de 200 femmes et reçoit chaque jour une pile impressionnante de lettres de dénonciations. La distribution du travail, des repas et cantines, tout donne lieu à des crises de nerfs, de larmes, de jalousie. Deux amies séparées sont capables, pour être rapprochées à l'infirmerie, d'avaler des épingle à nourrice ouvertes ou de s'enfoncer des aiguilles sous la peau, mais aussi bien d'organiser des pièges contre d'autres. Bref, elles subissent une répression continue mais restent rivales.

LA REPRESSION ? ELLE EST BIEN ORGANISÉE !

L'humiliation et la dépossession commencent à l'arrivée par le passage au greffe et à la fouille. Les brimades ne cessent jamais. Je m'attendais à une répression dure mais physique. Elle est morale et subtile et d'autant plus dure à supporter qu'au début tout le monde est poli et souriant. On ne peut se révolter contre personne. La détresse de chacune est d'autant plus grande que tout le système vise à briser l'initiative et à isoler l'individu. Quelques exemples : le règlement interdit aux détenues de se parler dans les rangs ou au réfectoire, de se passer quoi que ce soit, en atelier, en cellule ou pendant les promenades, pas même une cigarette. DIX JOURS d'isolement complet et de privation de cigarettes pour en avoir passé une au cours de la promenade. QUINZE JOURS de retard pour avoir donné des bonbons à une vieille qui n'avait pas de quoi caquiner.

Répression constante de toute vie collective. Autre aspect de la répression quelque peu sadique, le fait d'attacher les drogues ou de séparer les amies. Toutes mesures soi-disant justifiées par les fameuses disputes ou

déclarations qu'on veut présenter comme des causes du règlement.

LA REPRESSION, ELLES EN ONT L'HABITUDE

Le règlement est souvent le même pour les hommes. Ce qui fait une partie de la spécificité des prisons de femmes, indépendamment de leur fameux caractère de vice, c'est que, moins encore que les prisons d'hommes, les prisons de femmes ne sont radicalement différentes de la société extérieure. La passivité et l'absence d'initiative sont le lot de la plupart des femmes. La population pénale féminine diffère de la population masculine. On y trouve beaucoup plus de « petits coups » dans lesquels les femmes sont entraînées directement par le mari ou par un isolement qu'elles ne peuvent assumer. Des mères de famille qui piquent du lait ou des vêtements pour leurs gosses, des femmes accusées de recels plus ou moins volontaires. Le milieu traditionnel apparaît de moins en moins et l'hostilité aux « politiques » disparaît. Quand la prison de femmes n'est pas un refuge contre le froid ou le mari pour quelques mois d'hiver, ce n'est que la caricature de la vie de la plupart à l'extérieur.

Mais la situation est ressentie comme radicalement différente. C'est qu'une femme qui travaille à l'usine ou au foyer n'a que peu le temps de réfléchir à elle-même. En prison, pour que n'émergent pas brutalement tous les problèmes, on se constitue tout un système d'autodéfense. Système différent selon l'individu : il peut aller de la volonté de s'endormir, de se laisser manoeuvrer toute la journée, à la révolte gueularde qui vous conduit, tout droit et par les cheveux, au mitard. De la fayotte à la révolte. Entre les détenues, les relations d'affectivité sont complètement détraquées par la situation. On constate tout de suite que certaines jouent le rôle que les mecs jouent habituellement, rôle de responsable, de pôle d'attraction et de direction. Tacitement reconnue par la plupart, l'aristocrate des prisons se fait faire son lit et donne des conseils. Comme toutes les autres, elle vit des récits mythomaniaques sur sa vie à l'extérieur, son mec, sa bagnole, son fric. Elles cherchent mutuellement à s'impressionner. Chaque femme a besoin d'approbation, elle la cherche, soit en impressionnant les autres, soit en établissant des relations privilégiées avec une autre, soit en se faisant remarquer par les deux communautés par un comportement apparemment hystérique, crises de nerfs, tentatives de suicide ou, au contraire, docilité exemplaire. Peu importe, la seule chose qui compte, c'est d'être autre chose qu'un numéro, de sentir l'attention sur soi. L'entente peut exister contre le camp des surveillantes, mais dès que la vie extérieure les sépare, par l'intermédiaire des journaux ou des récits, les disputes éclatent.

Les valeurs extérieures de beauté réapparaissent sans cesse. Les femmes sont capables de s'épiler entièrement les jambes à l'aide d'une simple épingle à cheveux (la créativité étant une forme particulière d'autodéfense) mais si elles cherchent à être plus belles, mieux coiffées, plus minces que les autres, ce n'est pas seulement en vue de la sortie mais par rivalité.

C'EST UN PEU NORMAL, NON, DE REAGIR COMME ÇA ?

Dans cette atmosphère, les véritables relations de confiance sont extrêmement rares à s'établir. Comment ne pas se disputer à propos du travail quand il n'est pratiquement pas payé, quand il n'y en a jamais assez et qu'il est la seule source de revenus de la plupart.

Comment ne pas se disputer quand toute l'idéologie ambiante, celle principalement des bonnes sœurs, réprime à la fois toute vie collective et le moindre plaisir, et finement le moindre plaisir. Si on pouvait empêcher la masturbation, on le ferait tout de suite. La féminité est, à la fois, imposée (pantalons, coupes de cheveux, corsages boutonnés du côté droit comme les hommes : interdits) et réprimée (jupes courtes interdites, robes pénales sèches et trop longues). Tous les aspects de pure brimade du règlement, et la liste en serait longue, n'atteignent cependant que rarement leur but et n'empêchent pas grand-chose.

Si les révoltes collectives comme celles de la Santé et d'ailleurs sont si rares chez les femmes, c'est que passive et isolée à l'extérieur, la femme le reste à l'intérieur. Mais les révoltes individuelles sont fréquentes et fortes et il appartient à chacune de faire plus consciemment ce qu'elle a spontanément senti le besoin de faire — transformer la vie autour d'elle, faire de la somme des révoltes individuelles une révolte collective, et parfois même, pour celles qui ne sont pas totalement isolées, d'organiser des repas ou des fêtes. Pour ouvrir une brèche dans le système, il suffit parfois de reprendre ou d'acquiescer le goût de l'initiative.

AVIS AUX AMATEURS



Salle de classe - Prison de la Roquette - Ça n'a pas tellement changé

(photo Viollet).

MEULAN: de l'embauche à la Cour de Sureté le trafic continue..

M. Aguiton, du Parquet du Procureur Général auprès de la Sureté de l'Etat est chargé de soutenir l'accusation contre notre frère Marc HATZFELD lors du procès qui doit avoir lieu prochainement. Marc Hatzfeld est à la Santé depuis plusieurs mois pour l'affaire du Bureau de la Main-d'Œuvre de la Mairie de Meulan.

De quoi s'agissait-il ? Le réquisitoire définitif dont « TOUT » s'est procuré le texte intégral permet de comprendre ce qui sera en jeu dans ce procès. Ce texte rappelle que le 6 mars 1970, une trentaine de militants investissent la mairie de Meulan et plus particulièrement le Bureau de « l'Agence Nationale de l'Emploi » :

Le tract distribué par les manifestants sur la voie publique est intitulé « A bas l'embauche - trafic » et signé « Groupe ouvrier - étudiant d'action populaire ». Il contient une violente critique contre le bureau d'embauche de Meulan accusé de « complicité » avec un « gang d'embauche des travailleurs immigrés », « l'administration » et la Régie Renault. Il fait allusion aussi aux « conditions de vie réservées aux travailleurs immigrés » et contient notamment les phrases suivantes :

« Aujourd'hui, la bourgeoisie a peur. Elle a peur des luttes menées en commun par les ouvriers et les étudiants, ainsi qu'on a pu le voir ces derniers jours, à Nanterre, quand elle a envoyé des fics. Elle a peur de l'unité de lutte des travailleurs français et immigrés qui est la principale garantie dans les luttes à l'usine et dans les quartiers. »

Manifestement, les organisateurs et participants à l'agression s'étaient préparés à lutter contre les résistances qu'ils pouvaient rencontrer à l'occasion de leur intrusion dans les locaux publics.

En effet, les manifestants qui avaient investi le local de la Main-d'Œuvre étaient aussi entrés dans la mairie pour faire connaître à la population le sens de l'action entreprise. Peu après, des gendarmes et des employés municipaux tentèrent d'intercepter les militants. Mais dit le réquisitoire :

« A chaque fois ils furent libérés par leurs camarades qui opposèrent une résistance opiniâtre aux forces de l'ordre. Malgré l'arrivée des gendarmes en renfort et du personnel du Commissariat de Police de Meulan aucune arrestation ne put être opérée sur le champ. »

Cependant Marc Hatzfeld avait été reconnu à la suite de l'intervention de Meulan. Il devait être arrêté avec un tract dans sa voiture de « VIVE LA REVOLUTION » qui appelait les ouvriers de Flins à participer aux manifestations des journées du 27 et 28 mai. Le réquisitoire mentionne alors l'explication donnée par notre camarade lors de son interrogatoire à propos de l'affaire de Meulan.

Il a expliqué que quelques semaines avant les faits, ses camarades et lui avaient « collectivement », personne d'entre eux ne jouant le rôle de chef, décidé d'entreprendre une « action de propagande » contre la mairie de Meulan pour protester contre le « trafic de main-d'œuvre émigrée » auquel seraient associées, selon lui, des personnes travaillant au bureau de la main-d'œuvre. Ce trafic consistait à utiliser des « rabatteurs » pour faire venir la main-d'œuvre du Maroc ou du Nord de la France, en exigeant des travailleurs émigrés ainsi recrutés des sommes variant entre 500 et 2000 francs suivant les capacités physiques des intéressés et les documents dont ils disposaient, pour leur fournir les pièces qui leur manquaient et les faire embaucher aux usines Renault.

Ces faits étaient tellement de notoriété publique que le Juge d'instruction lui-même devait en reconnaître la crédibilité puisque le réquisitoire poursuit plus loin...

Le Magistrat Instructeur a fait vérifier s'il était exact qu'un « trafic d'embauche » était pratiqué dans la région de Meulan - Flins. Des renseignements fournis par les services de police, il résulte qu'effectivement un certain Dupont Marcel a été soupçonné de se faire remettre des sommes d'argent par des travailleurs étrangers pour faciliter ou faire faciliter leur embauche par les entreprises de la région, notamment la Régie Renault, et sous le prétexte d'obtenir la remise de documents administratifs par le bureau de la main-d'œuvre de Meulan. Une information ouverte au Tribunal de Versailles sur ce point a été close le 4 juin dernier par une ordonnance de non-lieu. En effet, s'il a été établi que le nommé Dupont faisait signer par des travailleurs étrangers des contrats pour les conseiller dans leurs démarches et recevait à ce titre des rétributions importantes, les éléments constitutifs du délit d'escroquerie, ou de toute infraction, n'ont cependant pas été relevés en l'espèce. L'existence d'une fraude fiscale a seulement été démontrée.

CONTRE QUI, LE REQUISITOIRE ?

Contre Marc ? Si on lit bien ce qui précède, certainement pas.

Le texte d'Aguiton le montre : on ne peut retenir, quand on est la justice des Cours, que la « fraude fiscale » contre des trafiquants de main-d'œuvre. En d'autres termes, trafiquez, mais n'oubliez pas de donner sa part à l'Etat.

Si les travailleurs immigrés avaient attendu les réquisitoires des procureurs, le trafic aurait continué de plus belle.

Ce que montre le réquisitoire, c'est que le peuple doit s'habituer à se rendre justice lui-même.

Quatre mois de prison préventive pour Marc, et Dupont (ancien commissaire de Police à Alger, en particulier du temps de l'O.A.S.) court toujours.

A la suite d'actions comme Meulan (rappelez-vous les journaux de l'époque) la loi « anti-casseurs » fut mise en place. La Cour de Sureté de l'Etat est aussi une juridiction « d'exception ». Exception de quoi ? Vos exceptions ne font que confirmer votre règle. Par exemple laissez dormir les négriers sur leur matelas de billets et mettre en taule ceux qui se sont attaqués au trafic.

Devant une engeulade, un chien saute en général à la gorge de celui qui gueule le plus fort. Qui a raison, il s'en fout. La justice bourgeoise ne s'attaque pas au scandale feutré du trafic de main-d'œuvre : elle hurle au scandale contre ceux qui ont barbouillé une mairie pour le dénoncer.

L'action de Meulan était en France l'un des premiers exemples où des militants ont fait le procès que réclamaient les travailleurs.

Début de justice populaire, elle est légitime, dans les formes qu'elle a prises, puisqu'elle a réussi à dénoncer et faire cesser pendant un certain temps le trafic. Elle disait tout haut ce que pensaient des milliers de travailleurs. Nous la rendrons publique par tous les moyens.

Cet article ne fait que commencer cette campagne, que nous voulons continuer partout. Nous dirons tout sur Flins, sur le trafic de l'embauche, sur ce procès.

Alors, Monsieur Aguiton, contre qui ce réquisitoire ?

LE COMBAT POUR LA LIBERATION DE GEISMAR EST LE COMBAT POUR LA LIBERTE DE TOUS

Pétitions, meetings en banlieue, en province, à Paris... tout doit être mis en œuvre, pour développer la solidarité avec notre camarade qui appelait à témoigner dans la rue les 27 et 28 mai. Le combat continue.

PETITION

« Pour avoir diffusé un tract, deux militants viennent d'être condamnés par la Cour de Sureté à un an de prison ferme et privés de leurs droits civiques, civils et familiaux. »

Ce jugement crée un précédent : il aggrave d'une manière décisive les atteintes aux libertés fondamentales.

Nous ne laisserons pas s'instaurer en France ce climat de répression, d'intimidation et de menaces, dans lequel s'inscrit notamment le procès d'Alain Geismar, qui s'ouvre le 20 octobre.

Il faut que dans les jours qui viennent s'amplifie dans les quartiers, les entreprises et les organisations de masse, un puissant mouvement populaire.

Quelle que soit notre opinion sur leur action, nous exigerons la libération d'Alain Geismar comme celle de tous les prisonniers politiques.

Le combat pour la libération de Geismar est le combat pour la liberté de tous. »

Signez, faites signer cette pétition et adressez-la à : SECOURS ROUGE - Robert DAVEZIES, rue Raffelli, Paris-16^e.



Appel de J.-P. SARTRE aux intellectuels italiens

Vous connaissez « Lotta continua » : ce groupe révolutionnaire italien qui est le seul en Europe à avoir construit un véritable mouvement de masse ouvrier, à la Fiat notamment (cf « Tout n° 1 » : leur journal est menacé d'interdiction).

« Lotta Continua » va être interdit : c'est une fois de plus la liberté de la presse révolutionnaire qui est en jeu. J'adresse un appel aux écrivains italiens pour qu'ils prennent individuellement ou collectivement la direction de ce journal.

Jean-Paul Sartre.

RATON ET MUNCH CONDAMNÉS A DEUX ANS DE TOLE MUNCH PARLE.

M.M. — Bon, je suis parti de l'Assistance publique depuis l'âge de cinq ans et de là j'ai travaillé dans cinq centres. De cinq à dix-huit ans je suis passé naturellement de centres de rééducation en centres de correction.

TOUT. — Est-ce qu'à la sortie de ces centres on t'avait donné un métier ?

M.M. — Oui j'ai fait trois ans d'apprentissage comme conducteur agricole et naturellement j'ai été travaillé dans le Rhône, un petit village qui s'appelle Dracey. Et de là — je suis resté une année — je suis allé chez moi. Moi je suis resté huit jours. Mes parents m'ont foutu à la porte, et après je suis resté encore huit jours chez un copain dans le village où je suis né qui se trouve dans l'Est naturellement.

A Lyon ça fait cinq ans que j'y suis, depuis l'âge de dix-huit ans, depuis que je suis sorti des centres.

TOUT. — Tu avais été arrêté entre les centres et Mai 68 ?

M.M. — Oui, j'ai eu à faire à la police. Je suis tombé avec deux ou trois camarades en prison. J'ai bénéficié d'un sursis de quatre mois qui a été annulé par la suite. Et j'ai eu une autre histoire encore, vandalisme sur la voie publique, à Paris. Là j'ai eu trois mois ferme, mais j'ai encore bénéficié d'un sursis. De là j'ai été directement transféré à Lyon pour cette histoire que vous connaissez et j'ai fait deux ans de prison. Je tirais sur mes vingt et un ans.

TOUT. — En Mai 68 qu'est-ce que tu as pensé des événements, de toutes ces révoltes qu'il y avait ?

M.M. — J'en avais pas mal entendu parler à la télévision.

TOUT. — Mais qu'est-ce que tu pensais à ce moment-là ? Est-ce que tu t'es senti concerné ?

M.M. — Moi, oui, oui d'un côté je me suis senti concerné. Vu ce que je gagnais auparavant chez mes patrons, alors là je me suis dit qu'il n'y a pas de raison que je n'aie pas aux manifs. Et naturellement du fil en aiguille je me suis trouvé aux manifs au milieu d'un foule de gens, autour d'un camion volé dans un chantier.

TOUT. — Michel Raton, tu le connaissais avant ?

M.M. — Je l'avais aperçu avant. Il est d'une famille nombreuse pour commencer, une famille très nombreuse, je ne sais, je crois qu'il y a neuf enfants dans la maison. C'est un travailleur, un ouvrier, et après les faits Lettres. Je lui ai parlé un petit peu du camion je l'ai aperçu à la Fac des et de là j'ai regagné Paris, le 26 mai 1968.

TOUT. — Tu étais là au moment de l'histoire du camion ?

M.M. — Non, pas au moment où ça s'est passé.

TOUT. — Et après les événements ?

M.M. — Je suis parti le 26 mai 1968 à Paris. J'ai regagné Fresnes. En septembre, je suis resté huit jours et j'ai été transféré à Fleury-Mérogis.

TOUT. — Et tu as été arrêté pourquoi ?

M.M. — Vandalisme sur la voie publique. De Fleury-Mérogis j'ai été transféré dans un centre pénitentiaire près de Toul.

TOUT. — Et n'a-t-il parlé de cette histoire de camion à quel moment ?

M.M. — On m'a parlé de cette histoire de camion, j'en avais déjà pas mal tu comme j'étais à l'extérieur aux mois de juin, juillet, août, quand j'étais à Paris. Les journaux en avaient pas mal parlé. Comme je suis allé tout à l'heure, j'ai été en Corrale à côté de Toul, ça se nomme Ecroules. Là, je suis resté à peu près trois mois, le temps que je me fasse transférer à Lyon pour cette histoire. Et à Lyon je suis rentré le 2 janvier 1969 à la prison Saint-Paul.

« J'AI REGAGNE FRESNES »

M.M. — Moi, oui, oui d'un côté je me suis senti concerné. Vu ce que je gagnais auparavant chez mes patrons, alors là je me suis dit qu'il n'y a pas de raison que je n'aie pas aux manifs. Et naturellement du fil en aiguille je me suis trouvé aux manifs au milieu d'un foule de gens, autour d'un camion volé dans un chantier.

TOUT. — Michel Raton, tu le connaissais avant ?

M.M. — Je l'avais aperçu avant. Il est d'une famille nombreuse pour commencer, une famille très nombreuse, je ne sais, je crois qu'il y a neuf enfants dans la maison. C'est un travailleur, un ouvrier, et après les faits Lettres. Je lui ai parlé un petit peu du camion je l'ai aperçu à la Fac des et de là j'ai regagné Paris, le 26 mai 1968.

TOUT. — Tu étais là au moment de l'histoire du camion ?

M.M. — Non, pas au moment où ça s'est passé.

TOUT. — Et après les événements ?

M.M. — Je suis parti le 26 mai 1968 à Paris. J'ai regagné Fresnes. En septembre, je suis resté huit jours et j'ai été transféré à Fleury-Mérogis.

TOUT. — Et tu as été arrêté pourquoi ?

M.M. — Vandalisme sur la voie publique. De Fleury-Mérogis j'ai été transféré dans un centre pénitentiaire près de Toul.

TOUT. — Et n'a-t-il parlé de cette histoire de camion à quel moment ?

M.M. — On m'a parlé de cette histoire de camion, j'en avais déjà pas mal tu comme j'étais à l'extérieur aux mois de juin, juillet, août, quand j'étais à Paris. Les journaux en avaient pas mal parlé. Comme je suis allé tout à l'heure, j'ai été en Corrale à côté de Toul, ça se nomme Ecroules. Là, je suis resté à peu près trois mois, le temps que je me fasse transférer à Lyon pour cette histoire. Et à Lyon je suis rentré le 2 janvier 1969 à la prison Saint-Paul.

« IL N'Y AVAIT PAS DE RAISON QUE JE N'Y SOIS PAS »

TOUT. — A partir de quel moment on t'a inculpé de cette affaire ?

M.M. — J'ai été transféré à Fresnes à Paris et pendant le voyage des policiers qui me parlaient de manif m'ont demandé où je travaillais. Je leur ai dit que je travaillais à Chassieux, chez un routier-priméur, et ils m'ont demandé si j'avais été aux manifs à Paris. C'est à Lyon, je leur ai dit que oui, j'étais aux manifs, il n'y a pas de raison que je n'y sois pas ; alors là, ils ont commencé à discuter sur les faits de Lyon et sur cette histoire de camion. Un policier seulement a discuté de cela. Alors il m'a demandé si j'étais dans la benne. Et là j'ai fait un peu le con, j'aurais mieux fait de fermer ma gueule, j'ai dit oui, j'étais dans la benne. C'est sans fin tout le monde montait, tout le monde descendait. Naturellement, après, ils m'ont transféré de Paris à Ecroule de nouveau, pour une autre histoire dans laquelle je n'avais rien à voir. De là je suis encore resté huit jours avant de me faire transférer à Lyon pour cette histoire. Et le



jour du transfert, je suis venu au Petit-Parquet, ici à Lyon, et là j'ai été comparé avec Michel Raton.

TOUT. — Pourquoi vous a-t-on choisis Raton et toi ?

M.M. — Premièrement parce que je n'étais pas étudiant. Deuxièmement parce que je n'avais pratiquement pas de sous, rien du tout ; je ne pouvais pas choisir d'avocat, on a été obligé de me donner un avocat d'office par la suite.

TOUT. — Pendant toute ta détention est-ce que tu as été aidé par des organisations, par des camarades ?

M.M. — J'ai été aidé par des organisations vers le fin, une année avant ma libération grâce à un copain qui est venu en prison, qui a su que j'étais en prison, qui me connaissait de l'extérieur. Et là, le jour où il est sorti il a raconté à des copains que Michel Raton n'était pas tout seul et qu'il y avait aussi moi...

TOUT. — Tu t'es senti moins isolé ?

M.M. — Oui, à un moment j'ai eu des nouvelles de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen qui m'a écrit en me demandant de ne pas perdre courage. Tout ira bien, n'importe comment, on est obligé de vous faire sortir. Et aussi le Comité de Lutte contre la Répression qui m'a écrit. Je ne leur ai jamais fait réponse, je me suis renseigné auprès de mon avocat pour savoir. Et mon avocat m'a dit naturellement, non, ne fais pas de réponse car ça pourrait te porter préjudice au jugement.

TOUT. — Tu t'attendais à des manifs en cas de condamnation ?

M.M. — Oui je m'y attendais, et si j'avais eu une condamnation c'était pratiquement sûr qu'il y aurait eu une manifestation.

TOUT. — Tu penses qu'on t'a libéré parce qu'on a eu peur qu'il y ait des manifs ?

M.M. — Non, je pense que tout leur truc de tribunal, pour moi, c'était déjà prêt à l'avance ; d'après moi, comme je l'ai vu pendant toute l'audience, vraiment je pense que c'était du cinéma.

« JE ME VOYAIS VRAIMENT AVEC 7 ANS DE RECLUSION »

M.M. — Beaucoup moins isolé. Je me sentais vraiment plus seul, plus seul du tout. Pendant les deux premiers mois de (Janvier-Février) j'étais au secret et ensuite on m'a mis au premier étage tout seul. Après on m'a mis au premier étage avec deux garçons et de là j'ai jamais eu d'histoire avec les surveillants ; peut-être qu'ils avaient peur des représailles. Je me voyais vraiment avec sept ans de réclusion criminelle, au minimum.

TOUT. — Est-ce que tu as eu l'impression pendant cette période que tu étais soutenu par les groupes gauchistes ?

M.M. — Oui, à un moment j'ai eu des nouvelles de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen qui m'a écrit en me demandant de ne pas perdre courage. Tout ira bien, n'importe comment, on est obligé de vous faire sortir. Et aussi le Comité de Lutte contre la Répression qui m'a écrit. Je ne leur ai jamais fait réponse, je me suis renseigné auprès de mon avocat pour savoir. Et mon avocat m'a dit naturellement, non, ne fais pas de réponse car ça pourrait te porter préjudice au jugement.

TOUT. — Tu t'attendais à des manifs en cas de condamnation ?

M.M. — Oui je m'y attendais, et si j'avais eu une condamnation c'était pratiquement sûr qu'il y aurait eu une manifestation.

TOUT. — Tu penses qu'on t'a libéré parce qu'on a eu peur qu'il y ait des manifs ?

M.M. — Non, je pense que tout leur truc de tribunal, pour moi, c'était déjà prêt à l'avance ; d'après moi, comme je l'ai vu pendant toute l'audience, vraiment je pense que c'était du cinéma.

TOUT. — Il y a eu des témoins à décharge à la dernière minute qui sont venus témoigner pour toi ?

M.M. — Aucun.

TOUT. — Il y a un troisième camarade qui a été inculpé avec toi, Michel Mouglin, que sais-tu de lui ?

M.M. — Michel Mouglin, je sais que c'était un brave garçon, un bon camarade. Il a avoué à un certain moment avoir été dans le camion, dans la cabine. Mais il a dit n'avoir jamais conduit le camion, ce qui est vrai, je crois qu'il a été remis en liberté au bout de deux à trois mois de détention.

TOUT. — Tu ne crois pas au suicide de Michel Mouglin ?

M.M. — Je ne peux pas vous le dire. Ce que je sais c'est qu'on l'a trouvé sur le trottoir vers les midi, et d'après l'expertise du cadavre, paraît-il qu'il a fumé du chanvre indien, paraît-il qu'il serait mort de cela, je ne peux pas vous dire le reste, vraiment je n'en sais rien, je ne sais pas comment il est mort.

« LES PRO-CHINOIS SE SONT COMPORTEES COMME DES GOSSES »

TOUT. — Et les mouvements révolutionnaires de la région, les maïstes par exemple, qu'est-ce qu'ils ont fait à propos de votre affaire ?

M.M. — Je pense que les pro-chinois se sont comportés comme des gosses. Pour commencer parce que on ne s'amuse pas à écrire sur les murs : « Faites comme Raton et Munch, tuez des flics ». Je pense que c'est des gars de la ... ouais, de la Gauche Proletarienne exactement.

TOUT. — Tu penses que c'était pas bien de mettre des slogans sur les murs ?

M.M. — Non, c'est complètement idiot. Ça aurait pu nous porter préjudice par la suite. A part ça, je n'ai

LE COMITÉ DE SOUTIEN À RATON ET MUNCH NOUS A DIT DANS QUELLES CONDITIONS S'EST FAITE LA CAMPAGNE POUR LES DEUX INCULPÉS. IL NOUS A EXPLIQUÉ COMMENT LE P.C.F. LES A MIS À LA PORTE, COMMENT LE GAUCHISME ORGANISÉ DE TOUTES TENDANCES S'EST REFUSÉ À TOUTE INTERVENTION POUR SES ANCIENS ALLIÉS, COMMENT LA PRESSE A FAIT LE SILENCE SYSTÉMATIQUEMENT EN DÉPÎT DES INFORMATIONS QUE LE COMITÉ LEUR TRANSMETTAIT, COMMENT AU MEETING DE KRIVINE DES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES ON LEUR REFUSA LA PAROLE EN LES TRAITANT DE « PROVOCATEURS ». ILS EXPLIQUENT COMMENT ILS ONT DÉVELOPPÉ LEUR CAMPAGNE ENVERS ET CONTRE TOUS. CE TEXTE NE PEUT PASSER ICI — NOUS N'AVONS HÉLAS PAS LA PLACE. MAIS VOUS POURREZ LE LIRE DANS LE BULLETIN D'INFORMATIONS RÉVOLUTIONNAIRES (S'adresser ou écrire pour envoi à la Librairie La Commune, 28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris-5).

CERTAINS ONT AIDE RATON ET MUNCH, BEAUCOUP LES ONT LAISSE EN TAULE : UNE DURE LEÇON POUR LE « GAUCHISME ».

eu aucun rapport avec eux. Il y a également, j'ai oublié tout à l'heure, le Secours Rouge, il est venu à mon aide, celui de Bordeaux naturellement, et non celui de Lyon ou de Paris. Aide financière pour commencer : ils ont dû m'envoyer une quinzaine de mille en tout.

TOUT. — Juste avant ton arrestation quand tu étais à Paris est-ce que tu pensais être arrêté pour cette histoire-là ?

M.M. — J'avais un doute. Il y avait une seule personne qui connaissait mon nom et prénom, elle n'a pas été inculpée dans cette histoire ! Il y a une chose qui m'étonne encore c'est qu'ils ont arrêté un autre Munch, Jean-Claude, alors ça, là j'y comprends rien, ça m'étonne vraiment. Cet autre Munch est un ouvrier. Ce qu'il y a là-dessous, j'en suis écœuré !

RATON ET MUNCH CONDAMNÉS A DEUX ANS DE TAULE !

LYON, 24 mai 68 : Un camion est jeté sur un barrage de flics lors d'une manifestation ; un commissaire est tué.

Mai-juin 68 : 1 500 interpellations ; 5 arrestations ; 3 inculpations (Raton et Munch, sans travail ; Michel Mouglin, lycéen). Jacques Danuzo, représentant et Alban Joanin fils du propriétaire du camion, sont relâchés, faute de preuves.

Décembre 69 : Michel Mouglin est mis en liberté provisoire.

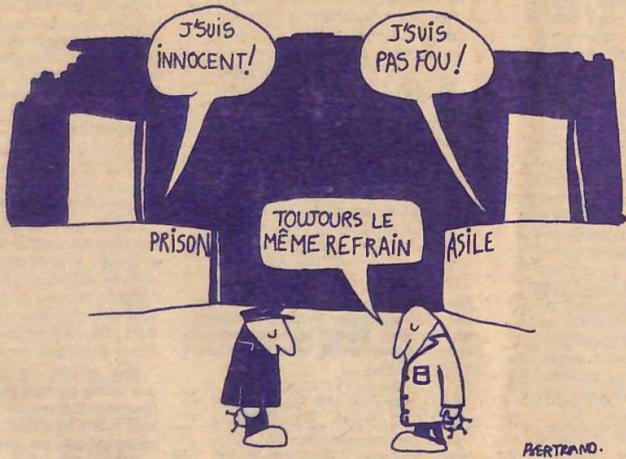
Février 70 : Mouglin est trouvé agonisant sur le chemin de son travail. L'enquête conclut à un suicide.

22 septembre 70 : Début du procès.

Raton et Munch ont été « choisis » parmi les 1 500 personnes interpellées :

- parce qu'ils ne « travaillaient » pas ;
- parce qu'ils étaient fichés comme « voyous » ;
- parce qu'ils n'avaient passé ni licence, ni concours prestigieux ;
- et surtout parce qu'il n'appartenaient à aucune organisation « politique ». Les victimes idéales et sans défense, quoi !!!

La presse raconte ses blagues : que Raton et Munch ont été acquittés à Lyon le 25 septembre 1970. C'est pas vrai : ILS ONT FAIT DEUX ANS DE TAULE ; 28 mois, pour être exact. Seulement, c'était de la « préventive » !



UN CERTAIN COURAGE...

Deux jeunes avocats ont accepté sur la demande du magistrat instructeur de participer à une reconstitution. On les a vêtus de « blouson noir » et mêlés à de jeunes manifestants, dont Raton et Munch.

Un gendarme (M. Courade) qui se faisait fort de reconnaître les deux derniers conducteurs du camion, a désigné les deux avocats sans l'ombre d'un doute. Il les a même traités de « salauds » !!!

... ET UN CERTAIN MOISSONNIER

qui écrit dans l'HUMA du 2 oct. 1970 :

« Dans sa plaidoirie, l'avocat de Raton rapporta que son client s'étonnait que « La Rhodacécita ne se mit pas en grève pour lui... »

Il ne pouvait pas savoir, lui, Raton, que la classe ouvrière se mobilise pour les DIMITROV (1), mais qu'elle garde ses distances à l'égard de ceux qui pourraient être des VAN DER LUBBE... (2) habile comparaison avec R... et M... Ceux qui usurpent encore le nom de communiste ne perdent rien pour attendre !

- (1) DIMITROV ; dirigeant de l'Internationale communiste, accusé de l'incendie du Reichstag.
- (2) VAN DER LUBBE ; provocateur qui mit le feu au Reichstag, payé par les nazis.

Nous remercions Marcel Munch et les camarades du Comité de soutien à Raton et Munch, de la confiance qu'ils nous ont témoignée en donnant à des camarades de « Tout », le 6 octobre à Lyon, cette interview.

La « Cause du Peuple » a des difficultés. Toute la presse qui se dit libre doit lui ouvrir ses colonnes. Nous proposons de le faire dans le prochain numéro de « TOUT ». Que tous les journaux le fassent. Alors, « Le Monde » ?

ROLLINGSTONES : pas d'histoire d'argent entre nous

Le 22 septembre, les Stones à Paris, au Palais des Sports. C'est la première fois depuis Mai 68, qu'une manifestation d'une telle envergure n'est pas interdite. Les festivals de Biot et d'Aix furent d'abord interdits, ainsi que le 14 Juillet à la Bastille. Alors, cette fois-ci, on s'est OR-GA-NI-SÉS !

Malades, oui nous le sommes, de payer pour aller au cinéma, pour aller en vacances ; et c'est la raison pour laquelle nous sommes rentrés sans payer, en forçant le barrage de flics. Aux cris de « liberté pour le pop », cinq cents jeunes entrent dans la salle, poings levés, et s'installent aux meilleures places. Un camarade monte au micro : « On en a marre de payer pour écouter du pop, de payer pour aller au cinéma, de payer pour baisser ; le monde nous appartient, prenons-le. Nous avons cogné pour aller voir les Stones, bientôt nous cognerons les flics pour aller au cinéma gratuitement ».

Buddy Guy, Junior Wells et Eric Clapton chauffent la salle. Des entrées des Stones, c'est le délire : les quinze premiers rangs, debouts sur leurs sièges, hurlent, dansent, tapent du pied et des mains. Les Stones installent tout de suite un climat de violence et de tension. Ceux qui sont massés aux abords de la scène sont beaucoup plus en prise : c'est la guerre froide qui s'installe entre les flics-hips de la sécurité et les premiers rangs. Jagger réalise le danger. S'il affecte d'abord de se ranger de notre côté en nous laissant le micro, c'est qu'il veut jouer en paix. Pour éviter le déclenchement d'une émeute et la prise d'assaut de la scène, les Stones sont obligés d'accélérer sans cesse le rythme jusqu'à « Street fightin' man » qui termine abruptement le concert (Jagger omet la phrase principale de la chanson : « Le temps de la révolution violente est venu... », ce n'est pas par hasard).

Les Stones sont pris dans une contradiction insurmontable : ils protègent leur musique de révolte

F. L. I. P.

déjà le FLIP : Force de Libération et d'Intervention Pop. Musiciens pop, light-show, cinéastes, poètes, gens de théâtre, techniciens, sonoriseurs révolutionnaires, organisez-vous dans le F.L.I.P., appelez F.L.I.P. ; 633-29.62.

Groupes pop participant déjà au F.L.I.P. : — KOMINTER — MAAJUN — DAVID ALLEN AND THE GONG. Texte de l'appel du F.L.I.P. dans le prochain numéro.

ENTRE FAUQUEUX ET DUGUET ON A CHOISI !

AUX ASSISES DE LAON, on a jugé au nom de la « morale » bourgeoise et du fric.

Travail, famille... disent le président l'avocat général. Travail, famille... renchérit la presse. Et enfoncez-vous bien ça dans la tête.

Ca, c'est de la presse pourrie ! Seulement voilà, les gens n'ont pas marché, ils commencent à sentir le vent : ils étaient venus nombreux au tribunal et ce qu'ils disaient, les journaux se sont bien gardés de le répéter : « Les Duguet aussi, il aurait fallu les juger. Allez donc voir comme ils traitent leurs ouvriers agricoles » (un vieux paysan). « C'est la lutte du pot de fer contre le pot de terre, il y a une justice pour les riches et une pour les pauvres », (une vieille dame). « Vous croyez qu'ils auraient fait autant d'histoires pour mon gosse ? », (un ouvrier sortant du travail).

Et puis, tout le monde rit sous cape : « Avoir déjoué les flics pendant trois mois ! Ils se sont ridiculisés ! ». Fauqueux était chez lui tous les soirs, tout le monde le savait et le protégeait tacitement : si c'était l'ennemi public n° 1, ça se saurait.

BREF, IL N'Y A PLUS DE MORALE, c'est bien ce que pensent ces messieurs de l'Aurore quand ils qualifient de « curieuse réaction, on en conviendra », et de « bizarre entêtement à défendre ainsi un ravisseur d'enfant », la désapprobation bruyante de la salle qui apprend le verdict. LES AMIS DE M. DUGUET NE SONT PAS NOS AMIS !

La presse a eu beau tenter d'attirer l'attention sur l'élégance et la distinction de Mme Duguet en « maxi-robe » grise, là non plus, ça n'a pas marché. Et voilà pourquoi : un juré a demandé à M. Duguet comment il avait fait pour rassembler en quarante-huit heures un million de francs. Celui-ci a répondu : « Le Crédit agricole et la B.N.P. n'ont pas hésité à me fournir la somme nécessaire. Lorsqu'on a des amis, tout est facile » !

Ces amis-là, Michel Fauqueux n'en voulait pas et nous non plus ! LE JUGEMENT DU PEUPLE

« Au nom du peuple français » la Cour a condamné Fauqueux. Mais le peuple, lui, ne siège pas aux Assises. Il est dans la rue et dans les bistros et c'est là qu'il a condamné Duguet pour avoir fait crever de faim des familles entières depuis des dizaines d'années.

Quand on est pauvre, il faut en prendre son parti. C'est l'avis de M. Marro, procureur de la République : « Fauqueux pouvait travailler normalement et honnêtement, il aurait pu même, s'il avait persévéré, rassembler suffisamment d'argent pour gagner cette Amérique, dont il dit avoir beaucoup rêvé ! Malheureusement, ce même M. Marro devait constater plus loin que « Fauqueux avait sa morale à lui », et « l'Aurore » devait même ajouter « qu'il n'avait pas de morale du tout » et c'est ça qu'il fallait condamner.

PENSER QU'UNE ENFANT DE TROIS ANS ne serait pas plus malheureux pendant quelques jours chez un mécanicien que chez son gros exploitant agricole de grand-père, c'est un crime de lèse-classe. Et si ça ne suffit pas aux Français pour condamner Fauqueux, la presse n'est pas à bout d'arguments : c'est une vieille tradition, les criminels, il faut qu'ils soient laids, bêtes et méchants :

(Fauqueux)
Michel Fauqueux, 27 ans, a l'air aussi gris que son mauvais costume de confection. Il ressemble à son portrait-robot. Les moustaches sont moins tombantes que le jour de son arrestation. Ses yeux globuleux, inquiétants, se promènent lentement sur les gens et les choses. Un sourire furtif passe comme une ombre sur ce visage inexpressif et couleur de pierre.

(Thérèse)
Thérèse, en prison, semble avoir vieilli de dix ans. La gamine insouciant qui narguait les enquêteurs et les juges a engraisé. Ses joues rebondies ont pris une teinte rubiconde. Ses petits yeux marron ont perdu leur éclat.

(Couple)
Il avait fallu attendre les plaidoiries pour qu'ils se mettent à pleurer. Ils ressemblaient davantage à Bécassine et Bibi Fricotin qu'à Bonnie and Clyde, ce Fauqueux maigrichon, pâlot et futé, cette Thérèse rougeaude, bornée et béate.

« Paris-Jour », 1-10. (spécial métro).

(L'Union), (journal local), 29-9.